MAI 1940

Le COURRIER du Cinéma

5 c

VIVIANE ROMANCE

FRANCE-FILM
PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANÇAIS
présentera prochainement
PIERRE BRASSEUR DANS "FRERES CORSES".

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 5 -- No 5 Membre de l'A. B. C. MAI 1940

La radio allemande injurie plusieurs artistes français

Les fausses nouvelles! Il n'existe rien de pire. Elles sont à la fois de la médisance et de la calomnie et aussi l'arme du lâche. Il est certains bobards qui ont l'intelligence d'être drôles et du fait même sans effet nocif.

Mais que dire de la fausse nouvelle que l'on répand de par le monde entier, à laquelle on confère une certaine autorité. C'est de l'escroquerie morale et aucune punition ne sera jamais assez dure pour un crime pareil.

Ce préambule devrait être plus violent car nous voulons traduire notre indignation à l'endroit de la radio allemande qui, pour amuser les civils nazis affamés autant de pain que de nouvelles, a répandu dernièrement toute une série de faussetés au sujet d'un certain nombre d'acteurs français.

Certaines de ces remarques sont tellement bouffonnes que les relever serait leur attribuer trop d'importance. D'autres sont d'un ton fielleux que nous ne pouvons pas tolérer.

Nous avons déjà démenti ici même la nouvelle voulant que Charles Trenet ait été tué au front. Plus tard c'est Albert Préjean qui dans une lettre — nous en avons publié une partie — démentait à son tour la nouvelle qu'il avait été blessé. La seule "blessure" que Préjean a reçu c'est le ruban rouge qui retient sur sa capote la nouvelle Croix de Guerre!

La radio allemande est allé plus loin car elle a semé le doute dans les esprits en affirmant que Rina Ketty, Jacques Fedyer et Françoise Rosay étaient des espions.

Quelle stupidité.

Il faut vraiment avoir le cerveau vide de toute matière grise pour se complaire à de telles bourbes. La vérité est que les trois personnes mentionnées parlent fort bien l'allemand. La radio nazie a voulu se venger des magnifiques appels de Françoise Rosay aux femmes allemandes, aux mères allemandes auxquelles elle fit entendre la voix de l'ordre, de la justice et de la paix.

Le grand artiste Eric von Stroheim lui aussi a été l'objet d'attaques répétées. Les Allemands demandent aux Français de le surveiller. Stroheim est citoyen américain depuis 1909; il a un passe-port américain et durant la guerre de 1914 il fut attaché au service de la propagande anti-allemande aux Etats-Unis. C'est pour cela que les agents de M. Hitler le détestent tellement. Ils ne changeront rien aux sentiments de Stroheim qui aime la France et qui a tourné des films même après la déclaration de la guerre.

On a aussi annoncé la mort de Pierre Mingand. Ce n'est pas vrai. Le charmant artiste a toujours ses deux bras . . . et deux bras solides qui tiennent un fusil-mitrailleur constamment braqué sur les inventeurs de fausses nouvelles.

Quel est celui qui a déclaré que Lilian Harvey était Allemande. Ce n'est pas vrai. Liliane est née en Angleterre et si elle a tourné de nombreux films en Allemagne ses sentiments sont avant tout francophiles. Sa maison d'été c'est en France qu'elle l'a achetée . . . et c'est Paris qu'elle habite l'hiver.

Bobards . . . bobards! La radio allemande se permet d'en faire. Là alors elle tombe dans l'excès contraire, c'est-à-dire le comique lourd qui est bien à l'image de sa gestation spirituelle.

Figurez-vous qu'elle a annoncé que Tino Rossi avait un oeil de verre. Celui qui écrit ces lignes a dîné avec le chanteur Corse, à Montréal dans un restaurant de l'ouest de la ville. Il a vu Tino Rossi droit dans les yeux durant près de trois heures. Tino Rossi a ses deux yeux et je vous assure qu'ils sont les plus beaux du monde.

On a fait courir le bruit que Jean Murat avait une jambe de bois. Quelle idiotie. Jean Murat est solide sur deux jambes qui sont bien à lui.

On a dit que les dents de Fernandel étaient fausses. Quelle farce de mauvais goût. Fernandel a des dents célèbres dans le monde entier. Elles sont bien à lui et si jamais le speaker allemand tombe sous la dent d'Ernest le rebelle. . .

(Suite à la page 10)

Marie Glory s'est mariée

On se marie davantage depuis la guerre. Cette agréable épidémie semble gagner le monde du cinéma. La charmante Marie Glory, qui tournait, avant la mobilisation, "Dernier refuge", a épousé, dernièrement Jacques-Constant Robillard, le metteur en scène de ce film et le dialoguiste connu de nombreux films.

Marie Glory, dont l'indépendance de caractère et l'humeur vagabonde étaient aussi légendaires que la gentillesse, a trouvé l'élu de son coeur.

Nous faisons des voeux pour que cette union, cent pour cent cinématographique, soit heureuse et féconde.

Sans doute, nous vaudra-t-elle de nouveaux films, dont Marie Glory sera la vedette et son mari, le metteur en scène.

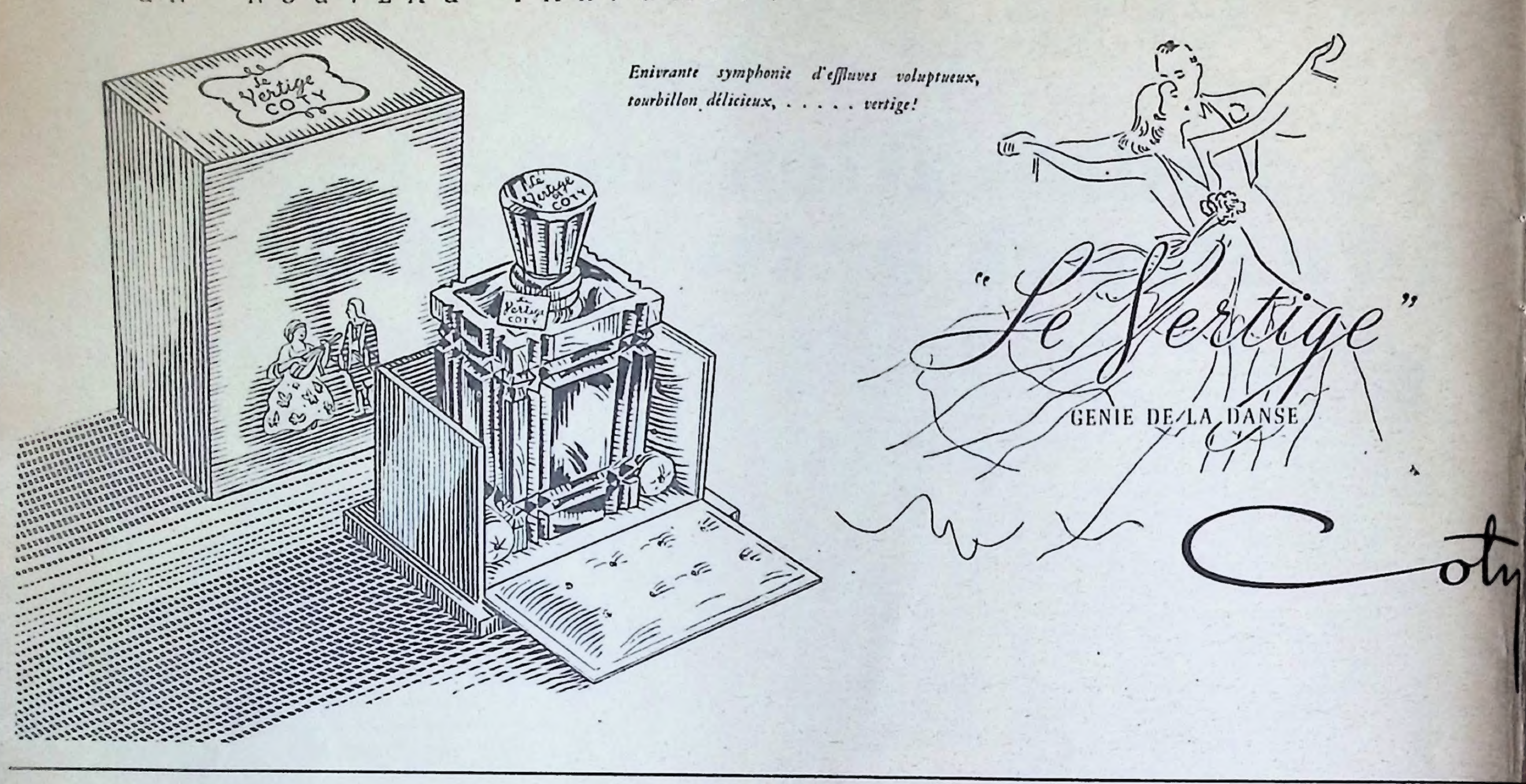
Ramon Novarro est à Paris où il vient tourner dans «La Comédie du Bonheur»

Ramon Novarro, qui fut l'idole de l'Europe et de l'Amérique au temps où "Ben Hur" jouissait d'un succès rarement égalé, va tourner en France dans "la Comédie du Bonheur", le prochain film de Marcel L'Herbier.

Novarro se trouvait en France pour ce film qui fut remis du fait de la guerre. Il rentra à Hollywood puis un nouvel appel de Paris vient de le ramener dans la capitale française.

Ramon Novarro, arrivé l'autre jour par le "Yankee Clipper" fut accueilli par une foule enthousiaste d'admirateurs et d'admiratrices.

Le "COURRIER DU CINEMA" est publié par "Le Courrier du Cinéma Limitée". Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants: Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Benoit, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 637 rue Craig O., suite 1110, tél.: LAnc. 5141. Ed. Garand, Directeur-commercial.



"Le récif de Corail" dont voici une scène avec Jean Gabin et Michèle Morgan sera l'une des plus belles réalisations de l'année. Le couple de "Quai des Brumes" se retrouve et cela nous vaut des moments dramatiques inoubliables.

Le Bon Dieu des Artistes

On cambriole beaucoup chez les artistes. Après Fernandel, voici Marguerite Pierry, nouvelle victime des monte-en-l'air.

Pendant qu'elle tournait *"Tourbillon de Paris"*, le grand film de Ray Ventura, son appartement de Paris fut mis à sac.

Heureusement que, pour les besoins de son rôle dans le film, elle portait ce jour-là tous ses bijoux, preuve que le Dieu du Cinéma fait bien les choses.

Cavalcade réaliste

Simone Simon est à New-York. On peut l'applaudir dans *Gibson Girl*.

Corinne Luchaire partage son temps entre Paris et Deauville.

Janine Darcey, il y a quelques jours encore, tricotait à Royan devant une verdoyante forêt de pins.

Les trois interprètes de *Calvalcade d'amour*, héroïne des trois épisodes de la même histoire, sont éparpillées sur le globe.

Janine Darcey, rieuse, fraîche, un petit chapeau rond et une robe très stricte accentuant son apparence d'écolière, est revenue à Paris.

—Cette fois, je reste, déclare-t-elle. D'ailleurs, je peux bien tricoter à Paris comme à Royan des chandails et des passe-montagne pour mes cent filleuls... de guerre.

A propos de cinéma je me souviens avec plaisir de mon poétique costume moyennageux dans *Cavalcade d'Amour* et comment, avec une volupté immense, j'ai fui dans la campagne pour ne pas épouser un monstre quand j'adorais le séduisant Claude Dauphin.

"Ma folle équipée à travers champs sur un cheval galopant à toute allure est mon plus orgueilleux souvenir.

"Dans cette scène j'étais évanouie, couchée en travers de l'encolure de mon coursier (et en chemise de nuit: il s'agissait d'un enlèvement). Je ne devais ni bouger ni crier malgré le galop saccadé de la bête sur la route cahoteuse.

"Et tout le monde va croire que j'ai été doublée."

◂▸

Ginette Leclerc, pour la première fois, chante au music-hall; c'est à Vichy qu'elle débutera ces jours-ci. Un peu de trac, beaucoup d'espérance, énormément d'enthousiasme, une curiosité sans limites.

Elle ira ensuite chanter aux armées. Et puis, selon toute vraisemblance, elle ira tourner en Belgique. Car on va faire un film en Belgique...

Deux bras protecteurs

Jacqueline Laurent place sa confiance en Jean Gabin dans "Le Jour se lève". Quel sort le Destin réserve-t-il à cette douce tendresse ?

Raymond Rouleau

Auteur, scénariste, metteur en scène et artiste Raymond Rouleau réussit dans tous les domaines avec un égal succès. Nous l'applaudirons bientôt dans "Coups de Feu".

Un mot l'a rendu célèbre

Le général Cambronne, héros de Waterloo est ressuscité par le génie de Sacha Guitry qui se surpasse dans le film "Le mot de Cambronne".

SATURNIN FABRE ne badine pas avec le travail

Saturnin Fabre tournait un film qui connaissait d'assez sérieuses difficultés financières. Les artistes tournaient pour rien des heures supplémentaires.

Un soir le producteur s'étant approché de lui, lui demanda:

—Monsieur Fabre, vous voudrez bien rester quinze minutes de plus juste pour une scène.

—Entendu. Quinze minutes, mais pas plus.

Et ce disant, Saturnin Fabre sortit de sa poche un réveille-matin de forte dimension, ayant réglé les aiguilles, entra dans le décor et répéta la scène. Tout était prêt, on allait tourner, quand la sonnerie du réveil se mit à tinter.

Au revoir, Messieurs, s'exclame Saturnin Fabre en prenant son réveil. Les quinze minutes sont passées. Je vous quitte, je dois me rendre au théâtre. A demain.

Le sourire de Danielle rayonne en Finlande

Edmond Demaître qui était le correspondant de guerre du *Petit Parisien* en Finlande raconte une anecdote touchante.

Ayant marché toute une journée avec un détachement d'héroïques Finlandais qui avait traqué les patrouilles rouges à l'ouest du lac Ladoga, il parvint dans un modeste petit village.

L'école qui était le plus vaste bâtiment de la petite agglomération avait été transformée en écurie. A la place des pupitres, se trouvaient groupés de nombreux poneys. Tandis qu'il s'approchait du poêle de faïence qui ronronnait au centre de la pièce, le journaliste français remarqua une photo accrochée au mur. Il s'approcha et s'aperçut que ce n'était qu'un simple document de film. Mais, chose curieuse, c'était le portrait d'une vedette de cinéma, d'une Française, de Danielle Darrieux.

Ce que Raimu pense des dictateurs

RAIMU — qui parle beaucoup... mais ne dit cependant pas toujours des bêtises — expliquait, un jour:

"On dit que je ne me lie pas facilement. C'est vrai. J'ai peu d'amis, mais ceux que j'ai sont sûrs et fidèles; je les connais et je les aime, depuis vingt ans, trente ans et il n'est rien que je ne fasse pour eux, s'ils ont besoin de moi, et réciproquement!"

Et voilà qui condamne les contempteurs de Raimu, qui voudraient faire croire qu'il n'a plus ses amis de jeunesse!

Il déclara encore, un jour:

"Je voudrais voir la société réformée et que tout aille mieux pour tous... Et surtout, surtout, qu'on n'entende plus parler de guerre... C'est inimaginable qu'on ne trouve pas un moyen de fraterniser entre peuples; c'est inimaginable que des milliers de savants, d'ingénieurs, d'ouvriers passent leur temps à fabriquer des engins de plus en plus meurtriers. On devrait trouver un moyen d'abolir cette chose horrible, mais les dictateurs les plus intelligents, quand on arrive à cette question, deviennent tous des abrutis et des sauvages. Et tout cela finit par des discours..."

Le 3 septembre dernier, Raimu a pu constater, hélas! que tout cela ne finit pas toujours par des discours!

La beauté brune de Dolly Mollinger prend un relief intense en cette remarquable photographie. C'est dans "Place de la Concorde" que cette comédienne douée va donner toute la mesure de son talent. Une future vedette de demain.

Voici la preuve que la guerre n'a pas affecté le cinema francais

La France a toujours eu des ressources de courage qui ont étonné le monde. C'est dans le pire moment, tout semblant perdu que la France par exemple, a réussi le coup de la Marne!

Passons au cinéma. Eh! bien dès le 3 septembre on s'est dit en France : "le cinéma ne meurt pas". Depuis cette date chacun est à sa tâche, en dépit des difficultés que l'on peut imaginer. L'effort est solide et le film français poursuit son oeuvre. Autant qu'hier; un peu moins que demain.

Pour le prouver nous allons, si vous le voulez bien, faire un tour d'horison de la production à son stage actuel.

Les détails qui suivent nous viennent de notre correspondant parisien, M. Emile Renney et sont des informations de première source.

On vient de commencer "La Grande Leçon", avec Alerme, Daniel LeCourtois, Roger Tréville, Claude May; "L'Empreinte du Dieu", avec Pierre Blanchar est au montage; on prépare "Elles étaient douze femmes", avec Gaby Morlay en tête d'une distribution exclusivement féminine. Une innovation qui plaira.

Le film "Il faut ce qu'il faut" en est à sa première semaine de tournage et "Les Trois Argentins à Montmartre" est terminé. De même pour "Un Soir d'Alerte".

Les extérieurs du "Collier de Chanvre" vont bon train et Julien Duvivier achève "Untel Père et Fils", avec Louis Jouvet, Michèle Morgan et Raimu. "Monsieur Hector", avec Fernandel et "Le Diamant Noir" sont sur le point d'être achevés. On fait les mélanges pour "Les Surprises de la Radio".

Sont en route pour Montréal "Les Musiciens du Ciel", avec René Lefèvre et "Paris-New York", avec Stroheim et une distribution éclatante. Nous attirons tout de suite l'attention des lecteurs sur le film "Eux Et Nous", une grande fresque sur l'Histoire de France et le pangermanisme. Tous ceux qui connaissent la vérité seront heureux de la voir éclater une fois de plus à l'écran.

Déjà rendus à Montréal nous signalons "Espoirs" ou "Le Champ Maudit", avec Robert Lynen et "Menaces", avec Mireille Balin de même que "Les Gens du Voyage", "Grey contre X" et "L'Intrigante", avec Germaine Aussey et Paul Cambo.

A Paris, c'est "Battement de Coeur", avec Danielle Darrieux qui remporte le plus gros succès. Un film que l'on verra bientôt. On étudie présentement la possibilité de réaliser les titres suivants: "Volpone", avec Harry Baur et Louis Jouvet. "Gestapo", "Soldats sans uniforme" (il s'agit d'un film de contre-espionnage) "Quelque part en France" ou "Le Coq a des ailes".

Nous sommes aussi en mesure d'annoncer la réalisation de l'oeuvre d'Henri Lavedan "Le Duel", avec Yvonne Printemps, Raimu, Pierre Fresnay et Raymond Rouleau. L'on prépare "Mariage par procuration", une comédie gaie avec Georges Rigaud; "L'Impasse", avec Marie Déa qui nous sera révélée dans "Pièges" avec Maurice Chevalier. Pierre Blanchar va jouer "La Valse de l'Adieu" (qu'il ne faut pas confondre avec "La Chanson de l'Adieu", avec Jean Servais.)

Ablert Préjean nous reviendra dans "Pour le maillot jaune", charmante comédie sur le cyclisme. Meg Lemonnier est de la partie. Sous peu aussi "Le Mystère du Bois Belleau", avec Jacqueline Delubac et André Luguet de même qu'Annie Vernay. N'oublions pas non plus "Angelica", avec Viviane Romance et Georges Flament. Aussi "Tempête", avec Arletty, Dalio, Annie Ducaux et Stroheim. Nous verrons enfin "L'Homme qui cherche la vérité", avec Raimu, Jacqueline Delubac et Gabrielle Dorziat.

Dernière bonne nouvelle: Sacha Guitry tourne "Petit Village". Un autre chef-d'oeuvre en perspective. De son côté Marcel Pagnol prépare "La Fille du Puisatier" et Viviane Romance est pressentie pour "Feux Follets".

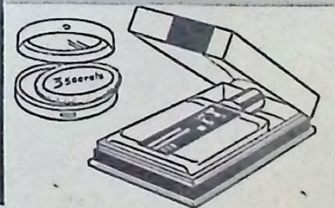
Disons aussi que Pierre Brasseur vient de terminer "Frères d'Afrique", avec Lisette Lanvin, Claude May et Constant Rémy.

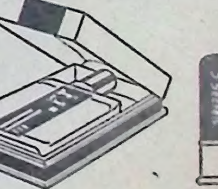
Nous pourrions continuer cette nomenclature à l'infini. Arrêtons-nous ici car franchement la liste est assez imposante pour prouver que la guerre ne fait pas peur au film français.

LE FILM FRANÇAIS NE SAURAIT MOURIR.

UNE BEAUTE RADIEUSE, RESPLENDISSANTE, qui ouvre toutes les portes du bonheur, voilà ce que vous pouvez acquérir en donnant un velouté soyeux à votre épiderme et un charme séduisant à votre teint par l'usage régulier des préparations de beauté 3 Secrets de Derny . . . Ces "éléments du charme", délicatement empaquetés, se vendent à tout comptoir de cosmétiques.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25¢ et 50¢: Fards: 25¢ et 50¢: Parfums: 25¢ à $2.00.





Palmer Ltd., 750 ouest, rue Vitré, Montréal.

Adressez-moi immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit contenant de la poudre à figure 3 Secrets de Derny pour remplir mon poudrier. Teintes: Naturelle et Rachel. Aussi un sachet pouvant être placé dans le sac ou dans la lingerie.

Nom..

Adresse..

Quand Saturnin-Fabre s'enroue il en résulte de bien drôles

On achève *Soir d'Alerte.*
C'est une histoire de Roméo et Juliette... de guerre.
Deux amoureux, enfants de familles ennemies amènent la fin d'une querelle ancestrale autant qu'inutile.
Le lieu de rapprochement? Une cave pendant les alertes.
On commence le film par la fin: la réconciliation entre le père du jeune homme, descendant direct de Napoléon et la mère de la jeune fille, descendante de l'empereur.
"Chère madame, lance-t-il d'une voix suave et nuancée... à une interlocutrice inexistante, au bout du fil. Chère madame... C'est au sujet de nos enfants que je voudrais vous parler... J'ai une idée!... J'ai fait installer dans ma cave un abri confortable, délicieux... Si vous vouliez... à la prochaine alerte?..."
Saturnin Fabre a des ennuis avec le malencontreux bout de fil téléphonique: il piétine et s'embrouille rageusement...
Enfin, au moment où l'on croyait que tout allait bien, la voix de Saturnin Fabre s'enroue, son élocution se trouble: "Chère badabe..." entend-on...
L'habilleuse autoritaire apparaît munie de "gouttes" pour le nez, de pilules pour la gorge.
"Non, pas de pilules... ordonna "le son" ça lui change la voix... On ne la reconnaît plus..."
Pendant ce temps, assise modestement, telle une modeste figurante au bord d'un canapé, l'élégante Joséphine Baker attend patiemment son heure de tourner: Joséphine en costume de ville n'a aucune ressemblance avec la vedette de music-hall.
De sa voix chaude et zézayante elle murmure: "Y'aime bien le cinéma... tout le monde est si yentil pour moi... Mais ye m'aperçois que y'ai le temps de tricoter... Demain ye tricoterai..."

◄►

Au cinéma, un spectateur s'aperçoit que son chapeau a disparu. Il a bientôt la conviction que son voisin, arrivé après lui, s'est assis sur le galurin.
—Monsieur, lui dit-il, voulez-vous me rendre mon chapeau? Vous êtes assis dessus.
Et l'autre, d'un air navré :
—Comment? Vous partez déjà?

Voulez-vous faire du cinéma?

par DANIELLE DARRIEUX

Faire du cinéma... le voeu, le désir avoué en secret de milliers de jeunes filles à travers le monde. Et, en somme, pourquoi chacune de celles qui se croient douées ne tenterait-elle pas sa chance, puisque tant de leurs pareilles ont déjà réussi dans cet art tout neuf, qui n'a pas un demi-siècle d'existence?
Pourquoi, en effet? J'ai bien tenté la mienne et je n'avais que quatorze ans. Le violoncelle, qui devait me mener au Conservatoire, était toute ma passion, une passion qui réclamait de longues heures d'études, des exercices sévères. Un jour, un jour comme tous les autres, je venais de poser mon archet et de poser mes doigts fatigués des heures passées à répéter les mêmes mesures d'une sonate qui "n'entrait pas". Machinalement, je parcours un journal, du titre aux annonces, et je lis: "On demande une jeune fille pour tourner dans *le Bal*." Immédiatement, une réflexion me vint à l'esprit: qu'est-ce que je risque?
Rien, en effet, puisque je fus choisie entre quinze candidates. Et j'eus la chance de tourner ce premier film avec des artistes tels que Germaine Dermoz, Marguerite Pierry, André Lefaur, sous la direction du metteur en scène Thiele. On n'insistera jamais assez sur ce point: l'importance d'un bon début.
Vous avez décidé, et quelques personnes compétentes l'ont décidé avec vous, que vous étiez "photogénique", sensible, ardente, enfin que vous aviez des qualités requises pour faire du cinéma. Votre premier examen est passé: reste le deuxième, de beaucoup le plus important.

Car, maintenant, votre chance dépend du scénario, de votre rôle, du metteur en scène, de l'opérateur — sans parler des moyens de la maison de production qui vous engage. Toutes choses indépendantes de votre volonté et de votre talent. Si le scénario est mauvais, si votre rôle est particulièrement antipathique, si le metteur en scène plaque des scènes comme on expose des photographies, si l'opérateur vous prend toujours sous votre plus mauvais angle, si l'argent vient à manquer au milieu de la production, vous n'avez pas de chance...
Mais il est bien rare que toutes ces catastrophes se conjuguent dans le même film: une seule, du reste, étant suffisante pour vous gêner énormément dans la suite immédiate de votre carrière.
Je sais bien que, lorsque la chance s'offre à une débutante de tourner dans un film, il serait héroïque de sa part de refuser parce que le scénario ou le metteur en scène ne lui plaisent pas. Mais beaucoup, si elles avaient eu cet héroïsme, ne le regretteraient pas aujourd'hui, car leur chance serait bien venue tout de même, au lieu de se réduire immédiatement à un petit tas de cendre, ou à des rôles de quatrième ordre.

(Suite de la page 3)

Si la propagande allemande croit que son truc injurieux a de l'effet . . . elle se trompe grossièrement. L'injure fait long feu et dans les cas actuels ne peut tout au plus qu'amuser car elle prouve à quelles bêtises peut aller un ennemi qui se sent déjà battu. Les artistes français mentionnés ici sont bien au-dessus de cette manoeuvre odieuse mais nous avons pensé qu'il était de notre devoir de river son clou au "speaker" allemand en mal de trouvailles.

J'ai eu de la chance, dit Gaby Wagner, vedette du film Ma tante...dictateur

Gaby Wagner est jeune, brune, sémillante, pleine d'optimisme et de fantaisie. Beaucoup d'atouts pour réussir.

Elle a réussi.

—Je faisais depuis plusieurs années, confie-t-elle, de la figuration. Je m'appliquais tant que je pouvais, mais, vous savez, dans la figuration on peut s'appliquer, ça ne donne jamais grand'chose. Un jour, pourtant, j'ai eu de la chance: le metteur en scène René Pujol me remarqua et dit:

"—On pourrait voir ce que donnerait cette petite!

"Il cherchait une vedette pour son nouveau film: *Monsieur Nicolas, nourrice*, qui changea de titre en cours de réalisation et s'appelle finalement *Ma tante... dictateur*. Je fus engagée et, aujourd'hui, j'ai terminé mon rôle dans ce film. Un beau rôle, puisque toute l'action gravite autour de ma petite personne et qu'il m'arrive bien des aventures et mésaventures. J'avais bien un peu peur, au début, et je trouvais ce rôle bien lourd pour mes faibles épaules, mais le metteur en scène et mes partenaires ont été si gentils pour moi que tout s'est très bien passé. Des partenaires de qualité, d'ailleurs, puisque je suis entourée, dans *Ma tante... dictateur*, de Marguerite Moreno, Pauline Carton, Armand Bernard, Aimos, Charpin, Sinoël, Jean Dunot et autres.

"Christian Gérard me donne la réplique et interprète le rôle du jeune homme qui, d'après le scénario, veut me lancer comme étoile du chant et de la danse."

—Vous chantez?

Gaby Wagner avoue timidement, presque en rougissant même, qu'elle ne chante pas trop mal et qu'elle danse aussi.

Qu'on ne s'étonne plus, maintenant, si elle a eu de la chance!

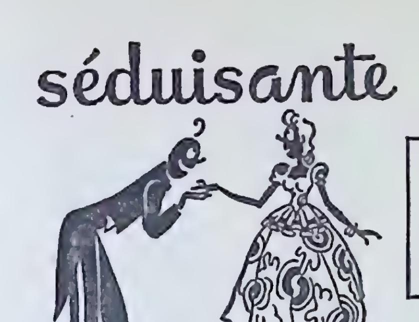
◀▶

Mireille Balin à qui on demandait si elle n'avait pas envie de faire du théâtre, répondit:

"Oh! non, je suis beaucoup trop timide! Il me semble qu'avec tout ce monde devant moi, je ne pourrais plus articuler un mot! Au studio, ce n'est pas pareil, mais il y a une chose que je ne pourrais pas faire non plus: c'est chanter!"

Et comme on est souvent séduit par... ce qu'on ne peut pas faire, Mireille Balin, depuis, pour avoir entendu chanter Tino Rossi...

séduisante



$1.00 livrera 300 Sweet Caps
ou 1 livre de tabac à pipe Old Virginia
aux Canadiens en service dans le
Royaume-Uni et en France seulement.
Adresse—"Sweet Caps"
B.P. 6000, Montréal, P.Q.

comme une
sweet caporal

• Certaines femmes possèdent — comme les cigarettes Sweet Caporal — cette qualité indéfinissable qui s'appelle le "charme", lequel est un enchantement irrésistible pour leurs amis — et fait le désespoir de leurs rivales moins douées. Achetez les Sweet Caporals aujourd'hui même et vous comprendrez, vous aussi, pourquoi elles détiennent leur position inexpugnable comme favorites du Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

Simple portrait de CORINNE LUCHAIRE

Bizarre, inquiétante, telle l'orchidée qui aime l'ombre, le mystère. "Elle" puise sa sève dans un marécage dissimulé sous un tapis de mousse.

Sa forme est étrange, belles sont ses couleurs. Sa tige flexible l'incline vers la terre pour encourager, semble-t-il, l'effort de celui que cette beauté affole, en mettant la belle fleur à la portée de sa main.

L'imprudent franchit le court espace, le sol est mouvant... Le malheureux sombre et s'enlise.

La perfide et orgueilleuse orchidée, satisfaite, recommence avec un autre son jeu cruel.

Ce visage au contour un peu flou, sans angles, au menton presque inexistant.

La bouche, siège des instincts matériels, a une importance exagérée. Les lèvres, renversées en arrière, forment un bourrelet.

Les appétits gouvernent l'esprit, la sensibilité. Le nez, charnu, un peu lourd, confirme tout ceci.

Le front ne manque pas d'intelligence, mais celle-ci s'est en somme spécialisée dans l'art de séduire.

Vamp capricieuse, compliquée, avide de joies.

Jules Berry a le sourire dans "Face au destin" ce qui semble étonner Georges Rigaud et Jean Max aussi. Des situations palpitantes vont changer ce sourire en un rictus dramatique. Mais attendons le dénouement.

Lors d'une récente permission militaire Bernard Lancret et Roger Duchesne sont allés saluer leur bonne amie Mireille Balin. Cela nous vaut cette scène animée d'un vivifiant optimisme.

Un nouveau jeune premier:

DANIEL CLERICE

Nous allons bientôt connaître un nouveau jeune premier: Daniel Clérice.

Le cinéma est un art plus nouveau pour lui; il tourna dans "Bécassine", qui doit sortir prochainement, puis dans plusieurs autres films, jusqu'au moment où Jean Boyer le demanda pour le rôle de Sigismond dans "Miquette et sa Mère", qui se tourne actuellement.

Miquette est interprétée par Lilian Harvey, qui joint à une grâce certaine la réputation d'être une camarade exquise.

Le grand André Lefaur, Lucien Baroux, Suzanne Dantès entourent Daniel Clérice.

Très photogénique, amoureux de son métier, le jeune artiste, fort consciencieux, craint sans cesse de ne pas donner sa mesure. C'est le propre du talent véritable de douter de lui-même, mais soyons certains que Daniel Clérice nous apportera une preuve éclatante de sa réussite à l'écran.

D'ailleurs, il consacre le plus clair de ses journées à travailler à se perfectionner sans cesse. Diction, chant, rien n'a été livré au hasard; ses études furent dirigées par des maîtres éclairés et il tira profit de leurs leçons.

Les intérieurs de "Miquette et sa Mère", qui est devenue "la Demoiselle du tabac", se poursuivent à une cadence régulière.

Lilian Harvey joue le rôle de Miquette et forme, avec Daniel Clérice, un couple bien sympathique qui connaîtra certainement le succès.

◄►

Les vengeances de Michèle Alfa

Je vis seule, déclare Michèle Alfa et le soir, chez moi, ma foi, je ne fais pas grand'chose: un peu de T.S.F. chaque soir, et, à minuit, je téléphone à toutes mes amies. Rien n'est plus agréable pour moi qui ne peux m'endormir que fort tard, de les déranger et de les entendre protester à une heure où elles s'abandonnent au sommeil ou peut-être même à de beaux rêves... Vengeance! Vengeance!

Le premier rôle de Paul Misraki

Midi, Place du Panthéon.

Attroupement, caméra.

On tourne les premières scènes de "Tourbillon de Paris", le grand film de Ray Ventura.

A l'écart, effacé, un jeune homme — le visage ouvert, les yeux tendres et intelligents: Paul Misraki, le compositeur de tant de chansons célèbres, de "Madame la Marquise" à "Sur deux notes".

Interrogeons-le.

—C'est naturellement vous qui avez écrit la partition de "Tourbillon de Paris" ?

—Oui, c'est moi...

—Quel genre ?

—Gai, tendre, joyeux, cela dépend des chansons.

—Et quels sont les titres de ces chansons ?

—Tiens ! Tiens ! Tiens !

—Comment ?

—C'est le titre d'une chanson; et puis "Vivement Dimanche" !

—Pourquoi ? Vous êtes fatigué ?

—Non; c'est le titre d'une autre chanson. Et puis : "Je ne sais si je l'aime" et "J'ai besoin de vous", polka swing...

—Ne faites-vous pas également vos débuts à l'écran dans "Tourbillon de Paris" ?

—En effet, on m'a chargé du rôle de Paul Moret, jeune étudiant timide, sentimental, et un peu compositeur...

—Que pensez-vous de votre nouveau métier d'acteur ?

—J'en suis ravi. J'ai tourné pour la première fois ce matin, j'avais trois mots à dire dans cette scène, mais ils m'ont semblé d'une importance capitale ! Et surtout, c'est une diversion excellente après le travail de compositeur; il me semble que je vais retourner ensuite à la musique avec un esprit tout neuf. C'est merveilleux de pouvoir penser à autre chose qu'aux mélodies à trouver !

—Vos projets ?

—Continuer ! Et puis, pourquoi pas ? faire encore mieux la prochaine fois !

Michèle Morgan (couchée sur la plage) Gilbert Gil et Gisèle Préville nous donnent dans "Dame de Coeur" un avant-goût des plaisirs de l'été. N'est-ce pas qu'il fait bon au soleil face à la Grande Bleue?

Annie Ducaux

l'héroïne du film "l'Homme du Niger"

Il ne faut pas se fier aux apparences. Annie Ducaux, cette grande fille lancée qui donne l'impression d'une personne réfléchie, est, assurent ses amis, un remarquable boute-en-train. Elle apprécie la bonne cuisine et tous les plaisirs de l'existence; mais elle est en même temps victime des rôles qu'on lui fait interpréter à l'écran. Ces rôles sont toujours douloureux. Et elle ne peut plus jouer les rôles gais. Naturellement, elle s'est insurgée contre son infortune, puis elle a fini par s'y résigner.

Nous l'avons vue dans le rôle de la directrice de *Prison sans barreaux*, et là, en effet, elle avait l'air d'une personne fort sérieuse, à laquelle il faut obéir et qui n'admet pas l'indiscipline autour d'elle. Elle est d'une bonne famille qui l'envoya d'abord au couvent, et c'est là, si j'ose dire, qu'elle trouva le chemin de sa perdition. Je veux dire de son art. Il y avait dans ce couvent un professeur de diction qui avait une grande influence sur ses élèves et, en sortant de là, elle entra dans une classe d'ensemble qui préparait au concours d'entrée au Conservatoire. Elle travailla sans en parler à sa mère, et, un soir, elle annonça qu'elle faisait partie de la grande maison.

Elle décrocha un premier prix à la fin de l'année en même temps qu'Hélène Perdrière et elle entra à l'Odéon. Là, elle joua tout le répertoire classique et, un jour, un metteur en scène, qui arrivait de Berlin, et cherchait une actrice pour son film: *Coup de feu à l'aube*, vit Annie Ducaux et l'engagea. Tels furent ses débuts dans la carrière cinématographique. Et, depuis, elle n'a cessé de tourner et d'avoir des succès. On l'a vue dans une douzaine de films; le dernier que l'on vient de présenter: *l'Homme du Niger*, a été tourné pour une grande partie à Bamako, dans le Soudan. Il s'agissait de réaliser des scènes qui se passaient dans une léproserie et, pour la première fois, Annie Ducaux avoue qu'elle a eu le cafard. "Mais, au bout de trois jours, dit-elle, nous avons fini par comprendre. Et elle ne peut taire l'admiration qu'elle éprouvait pour le médecin chef de la clinique qui soigne les cinq cents lépreux réunis ensemble. Annie Ducaux faillit attraper une maladie de coeur... de peur. Et le serpent de deux mètres qu'elle trouva un soir rampant devant la porte de son pavillon ajouta encore à cette terreur. Enfin elle partit en automobile avec la troupe pour Segou, qui est à 250 kilomètres de Bamako. Quands ils arrivèrent, ils étaient couverts de sueur et de poussière rouge.

—Nous n'avons vu en cours de route que des nuages de pintades qui s'enfuyaient à notre approche... Harry Baur prétendit qu'il avait aperçu deux lions poursuivant une gazelle, mais cette nouvelle fut accueillie avec scepticisme par tout le monde.

Bien que le séjour d'Annie Ducaux en Afrique Occidentale Française n'ait pas été long, elle a rapporté des tas de souvenirs, et le plus drôle est celui qui a trait au film: *Un grand amour de Beethoven*, que l'on projeta en l'honneur de la troupe, et dans lequel Annie jouait avec Harry Baur. Dans ce film, Harry Baur, qui incarne Beethoven, meurt à la fin du film. Cela cause des tas de perturbations dans le choix des boys qui ne voulaient rien savoir pour le servir. Quand on disait à l'un d'eux:

—Toi être boy de M. Baur?

Le nègre roulait des yeux épouvantés et suppliant:

—Non, non... lui mort, moi pas servir... moi avoir vu mourir lui.

On eut bien du mal à leur expliquer que c'était du cinéma et, dans toute la contrée, Harry Baur passa pour un être surnaturel. Ce sont là des choses qu'on n'oublie pas...

◂▸

D'abord exempté Paul Cambo est maintenant sur la ligne de feu

A l'époque sereine de la paix, l'interprète de *Ramountcho* avait été exempté.

—A ce moment-là, explique-t-il, on réformait facilement et mon foie ne se révélait point en parfait état; on ne me considéra pas comme bon pour le service.

"Aujourd'hui, c'est tout différent! Au commencement de la guerre, je voulais m'engager. Au bureau de recrutement, on me pria d'attendre... et, aujourd'hui, je suis informé de mon prochain appel .

"Par exemple, j'ignore totalement dans quelle arme on va m'incorporer. Serai-je marsouin, comme dans une brève scène de *Ramuntcho;* dans la marine, comme dans *le Ruisseau*, ou fantassin, comme dans *Chantons quand même?*... Je l'ignore.

"Il y a une chose dont je suis absolument certain: on ne fera pas de moi un officier polonais comme dans *le Joueur d'échecs!*"

—Vos projets cinématographiques sont, de ce fait, annihilés?

—On parlait de me faire tourner *Rhapsodie hongroise*, mais je ne crois pas avoir l temps matériel. Mon dernier rôle aura donc été celui du sergent Jacques Destranges dans *Chantons quand même*, le film qui m'a vraiment appris à porter l'uniforme, puisque, d'un bout à l'autre, j'incarne un militaire, sauf dans un tableau, dont je garde d'ailleurs un souvenir... réfrigéré. Imaginez que nous étions censés vivre une journée ensoleillée de 14 Juillet, et que nous avons tourné cette journée au début de l'hiver, au moment des premières chutes de neige!

"Annie Vernay, en robe d'organdi, et moi, en chemise molle, n'en menions pas large!

◂▸

Germaine Dermoz a voulu être écuyère

Quand un des grands cirques qui parcourent la France s'arrêtait à Magny-en-Vexin, on ne manquait pas d'y conduire la petite Germaine Dermoz qui s'enthousiasmait surtout à la vue, des belles écuyères faisant de la haute école ou dansant sur la croupe d'un beau cheval blanc. Aussi l'enfant se voyait-elle déjà en amazone ou en tutu rose perchée sur le dos d'une monture richement caparaçonnée et faisant des sourires à une foule de spectateurs de cirque qui l'applaudissaient. Mais un beau jour la petite Germaine assista à une représentation de la Poupée, et cette opérette fit une telle impression sur ses six ans qu'elle décida qu'elle ferait du théâtre. Pour commencer elle réunit ses camarades de classe et leur fit jouer La Poupée ! Sa véritable vocation était née, et comprenant qu'elle était irrésistible, sa soeur la fit débuter sur les planches à l'âge de seize ans en lui faisant interpréter les rôles de la duègne, d'un page et d'une dame d'honneur dans Hernani. C'est à la suite de cette aventure que Réjane devait l'engager et la faire débuter dans "Raffles". Germaine Dermoz était partie pour la gloire théâtrale et cinématographique.

Quel secret terrible la belle Mireille Balin hésite-t-elle à révéler à Aimé Clariond dans "Coups de feu". Nous le saurons sans doute un jour et cela nous vaudra certainement de fortes émotions.

Jean Worms a failli devenir agriculteur

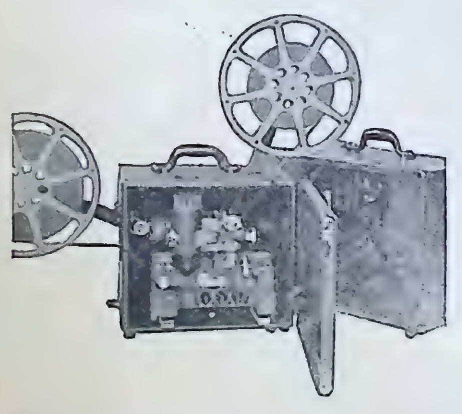
"Présente-toi au Conservatoire si tu veux! Mais je ne te recommanderai à personne!" déclarait énergiquement à son fils le célèbre tragédien Worms, qui venait de donner sa représentation d'adieux à la Comédie-Française. On n'est pas impunément le fils de deux grands comédiens sans avoir en soi le goût inné du théâtre. Lorsque, avec toute sa flamme de lycéen de dix-sept ans, il avait récité à son père: "Une soirée perdue", de Musset, Jean Worms s'attendait à des encouragements! Quelle désillusion pour lui! Son père qui adorait la campagne ne demandait qu'à faire de lui un ingénieur agronome, et sa mère, qui en plein succès devait se retirer pour planter amoureusement ses roses partageait les mêmes idées. Docilement, Jean Worms décida tout d'abord qu'il obéirait à ses parents. Mais il n'y a rien à faire contre l'atavisme. Moins d'un an après, en 1902, il était reçu au Conservatoire d'où, au bout de deux années dans la classe de Silvain, il sortait avec un second prix de tragédie. Engagé par Réjane, puis par Sarah Bernhardt, il entrait, en 1911, à la Comédie-Française, où il demeurait trois ans pour ensuite devenir un des meilleurs comédiens de l'écran français.

◆

Jean Tissier va tourner dans *"l'Homme qui cherche sa vérité"*, de Pierre Wolff, que met en scène Alexandre Eswar.

"Le rôle est bref, dit Tissier, il ne comporte que deux scènes, mais qui comptent. Et, de plus, l'une de ces scènes est avec Raimu, l'autre avec Gabrielle Dorziat: ce n'est pas moi qui refuserai jamais de tourner avec deux artistes comme ceux-là!..."

Projecteurs Sonores 16m-m
- FILMOSOUND -
et
Films Parlants Français 16m-m
sur pellicule ininflammable.



Ecrivez nous et nous nous ferons un plaisir de vous envoyer notre catalogue et de vous quoter les prix de vente des projecteurs et le tarif de location de nos programmes.

FRANCE-FILM
Service du 16 m/m ininflammable.
637 ouest, rue Craig, Montréal

MAISON FONDÉE EN L'AN 1695

NOTRE GRAND ROMAN

L'EGAREMENT

par

Jeannette Lapointe

A demi-baissés, comme des paupières alourdies, les stores vénitiens plongeaient la salle d'attente du Docteur Guy Dancourt, en une pénombre de chapelle, où se retrouvait ici le même silence plein de mystère, la même angoisse refoulée.

Avant de passer au cabinet de consultation, pour en dévoiler leurs misères, les malades souvent étreints d'anxiété, se recueillent, semble-t-il, à l'approche du diagnostic tout à la fois appréhendé et désiré.

Depuis plus d'une heure, j'attendais feuilletant sans les lire, magazine sur magazine, considérant à travers mes cils baissés, tous ces visages m'entourant: visages de fièvre et de névrose, au singulier regard, visages las et creusés par quelque mal latent où se mordillaient les lèvres en un tic nerveux; et puis les mains, je me prenais à les juger aussi ces mains d'hommes et de femmes, usées par le labeur ou fines et soignées, mais qu'on percevait tendues par l'effort d'une patience imposée. Partout se discernait l'empreinte de la souffrance et cela ajoutait à la mienne, si intime qui se prolongeait jusqu'à m'abîmer toute en une sombre mélancolie. L'attente exaspérait mes nerfs en effervescence continue. Qui ne connaît, oui, ce supplice d'attendre alors qu'on éprouve le besoin de bouger, d'endiguer le flot envahisseur de pensées ténébreuses par des mots précipités et violents, qu'on voudrait avancer, savoir, parler, et qu'on en est contraint à subir parmi des étrangers, l'immobilité impassible. Une lassitude tant physique que morale engourdissait mes membres et j'aurais volontiers fermé les yeux sans la crainte de déclancher par ce simple mouvement, les larmes trop proches. Mon coeur surtout me gênait terriblement par ses pulsations accélérées: on aurait cru que cherchant à se faire petit, minime, il se tordait, se roulait sur lui-même, au point de rendre ma respiration saccadée. Qu'était-ce? Simple nervosisme ou lésion grave? J'étais venue pour être fixée et bientôt je le serais. Seul, un patient me précédait maintenant: plus que ce gros homme qui songeait béatement, les deux mains croisées sur son ventre rebondi comme un tambour.

Combien c'était long tout de même! Cette atmosphère d'hôpital aux brusques relents d'éther me devenait à la fin intolérable, plaquant à mon front un martèlement douloureux. Ma pensée en lambeaux accourait sans cesse obsédante là-bas, chez-moi où s'inquièterait de mon retard, ma fillette seule avec la bonne. Seule, oui, car aujourd'hui pas plus qu'hier, pas plus qu'il y a deux semaines, ne ramènerait mon mari pour le souper. Mon mari! D'emblée émergea de l'ombre, le visage aux traits forts et tout à côté celui de la femme blonde, jadis mon amie qu'une infâme trahison... Tel sur un médaillon les deux têtes réunies m'apparurent, plus nettes encore, imprimant à mon coeur un choc si violent malgré l'accoutumance, qu'instinctivement, j'inclinai la nuque posant mes deux mains sur ma poitrine haletante. Innommable lâcheté! Et ce qui est pis, amenée par mon imprudence à moi, ma faute non moins réelle pour avoir été indirecte.

Voici comment j'avais de mes propres mains forgé mon malheur: mon mari qui possédait un agréable talent de dessinateur me pria, un jour, de poser pour lui, voulant disait-il, s'essayer au portrait; ingénuement alors je lui suggérai de prendre plutôt pour modèle, mon amie Florence, jeune personne très jolie et en plus intelligente et cultivée. J'organisai moi-même les séances auxquelles je n'assistai pas, par discrétion autant que par absolue confiance en mon mari. Hélas! j'avais calculé sans la faiblesse humaine, surtout sans l'irrésistible propension de la nature masculine pour toute nouvelle aventure.

Le portrait avançait peu et pourtant se multipliaient et se prolongeaient les séances, de façon inquiétante, tandis que l'attitude de mon mari se modifiait sensiblement: tantôt froid, indifférent, il devenait par à-coups, tellement plein d'attentions et de subite tendresse qu'il était impossible de ne point discerner là un remords naissant, ou une crainte en éveil. Celà seul aurait dû me donner l'alerte et sans retard j'aurais dû chasser l'intrigante de ma maison, mais je pensai que la moindre intervention ne hâterait qu'un dénouement pressenti fatal: si ce n'était ici, la coupable idylle se poursuivrait ailleurs pour cette raison, je laissai les événements suivre leur cours, ne pouvant que sangloter amèrement sur l'évidente et cruelle vérité. Nul ne sut jamais cependant quel martyre moral j'endurais: sentir là tout près en une pièce voisine, deux êtres en qui j'avais eu jadis une foi aveugle, sentir que tous deux goûtaient en leur intimité renouvelée, un bonheur qui ruinait le mien, me causant une torture d'une acuité indicible. Mes nerfs atteignaient parfois une telle tension, qu'à mon insu, j'égratignais durant ces heures de pose, la chair de mes bras, quand je ne broyais pas de rage contenue, mes doigts fiévreux jusqu'à en faire craquer les jointures. Cent fois je projetai de surprendre les coupables mais par dignité personnelle, je n'en fis rien jamais. Peut-être aurais-je dû parler, supplier, exiger des explications, un changement de conduite; mais je m'en abstins aussi, toute chance me semblait perdue à l'avance. La vie m'avait enseigné qu'à l'encontre d'une femme, rarement un homme qui s'égare revient au droit chemin par devoir mais uniquement par épuisement de sa passion, remords de sa loyauté, ou par regain d'amour. Je ne voulais pas qu'André me revint, guidé par un motif autre que celui-ci, chose fort éloignée encore, je le savais. J'emprisonnai donc ma souffrance, la maîtrisant, m'appliquant même à dédaigner celui que je ne parvenais pas hélas! à cesser d'aimer. Les ravages du mal intérieur vinrent à miner sourdement ma santé jusque-là solide. Peu m'aurait importé de mourir, d'engloutir à jamais, mes facultés endolories dans le Grand, l'Eternel Oubli, mais ma petite Claire, ma fillette adorée m'interdisait de miser sur une semblable perspective. Pour elle, je devais vivre, elle qu'il me fallait aimer doublement afin de combler les lacunes de l'affection paternelle.

Enfin, mon tour... Le recul vers le passé s'effondra d'emblée: sur un signe de la garde, j'étais ramenée au présent, dans cette salle d'attente frémissante des douleurs qui y passaient à journée longue. Je me levai automatiquement avec ce geste de la main au front accompagnant d'ordinaire tout réveil physique ou moral. Je pénétrai dans l'appartement du Docteur que selon mon habitude j'entrepris d'examiner, à la dérobée. La sobriété de la pièce me plut ainsi que ses tons harmonieux: rien de futile, rien de laid, ni au mur, ni sur le pupitre. J'en conclus par une bonne note en faveur de celui qui l'habitait; précisément cet homme attachait sur moi, ses yeux profonds et lumineux, avec une instance toute particulière. Déjà, oui, il auscultait mon âme avant mon corps, étudiait ce nouveau sujet qui s'offrait à lui. Je ne me dérobai pas à son investigation sans l'aider toutefois d'aucune parole, à l'encontre de ce qu'il espérait sans doute. D'habitude les patients se complaisent à étaler leurs misères morales avant leurs maux physiques, heureux de cet auditeur attentif et rempli de compréhension dont ils ne retrouvent l'équivalent qu'au confessionnal. Moi, je me taisais, résolue d'avance à ne dévoiler que l'essentiel, le strict, l'absolu nécessaire.

A la fin le Docteur prononça d'une voix douce et grave à la fois:

—Cette attente si longue a dû suffisamment vous énerver, n'est-ce pas, Madame?

—Toute attente en ce vingtième siècle est une mortification, répliquai-je doucement, mais personne ne peut l'éluder.

—Philosophie donc?

—Non, simple maîtrise de moi-même.

—Ce qui est mieux encore.

Ce disant, la bouche qui au repos gardait une expression enfantine se détendit en un sourire d'une seconde à peine, mais qui illumina tout le visage.

Je répondis après un silence où s'entendait seul le tic tac mystérieux d'une pendulette enfouie dans un coin d'ombre.

—A l'égard des autres c'est sûrement mieux; de soi-même non, puisque cela ne diminue pas la souffrance.

—Alors vous cachez une peine que vous surmontez à grand renfort d'énergie, si je comprends bien?

—Permettez-moi de ne pas vous répondre voulez-vous?

Il inclina la tête et mordit sa lèvre inférieure prouvant ainsi que ma prière le contrariait même s'il s'efforçait de n'en rien laisser paraître.

—Alors? reprit-il pour m'inviter à entrer dans la consultation, mais d'abord votre nom?

—Madame Lucille Montiers, dis-je simplement.

—Mariée, prononça-t-il en écrivant le mot sur une large carte lignée. Des enfants?

—Une fillette, docteur.

—Sur laquelle naturellement, vous reportez toute votre affection, insinua-t-il avec adresse.

—A laquelle, je voue la tendresse due, précisai-je très vite.

Un moment, nos regards se croisèrent: le sien fouillant le mien à l'égal du bistouri qui va chercher la plaie, l'écarte et la soulève à fleur de peau; le mien supportant sans broncher l'invasion douloureuse mais la défendant de toute la résistance possible.

Tout de suite alors, avec une précipitation qui marquait ma hâte d'en finir, j'exposai mes troubles qui étaient tous résumés en mon coeur. Je lui racontai en termes que je parvenais difficilement à rendre posés, précis et clairs, les malaises, les déficiences de cet organe sur lequel on ne peut pas compter, hélas! pour triompher des tourmentes de la vie. Après une minutieuse auscultation, il parla de coeur nerveux, fatigué et déprimé. Puis il rédigea son ordonnance et je notai que sa main tremblait légèrement lorsqu'il me tendit le feuillet couvert de son écriture élancée.

—Revenez me voir dans une huitaine, dit-

il, mais téléphonez-moi dans l'intervalle pour me donner de vos nouvelles.

Il me salua en inclinant de façon courtoise sa taille haute et maigre qui malgré moi me rappela mon graphisme, mais sans m'attarder à ce puéril détail, je franchis le seuil de la porte cochère.

• • •

Juin, au dehors, chantait la joie de vivre, sous un ciel bleu sans nuage, un ciel de nuit splendide, clouté d'étoiles pâles et agrémenté d'une brise voluptueuse. Mon front y plongea sa fièvre et mon âme son lourd cafard, sa mélancolie incurable. Je songeai à ma petite Claire, dont une misérable créature volait la présence paternelle. Alors bien qu'il me fût apaisant de marcher, que cela détendit mes nerfs, je hâtai le pas jusqu'à courir presque: il faut avouer aussi qu'au fond de moi persistait toujours l'espérance chimérique de retrouver mon mari, de le voir surgir comme autrefois, vers six heures, s'approcher de moi en se courbant pour m'embrasser et ensuite poser ses lèvres humides encore de mon baiser sur le front pur de notre enfant. Je pensais: "C'est impossible tout est bien fini, il ne reviendra plus jamais", mais telle une vague entêtée se heurtant au roc, une autre voix reprenait envoûtante: "Si pourtant il allait revenir, si ce devait être ce soir, qu'il allait reparaître, repentant et tendre avec dans les yeux, cette imploration anxieuse qui me le rendait si cher autrefois; alors je saisirais sa tête fine et je pense qu'en l'embrassant, je pleurerais comme si ce fut moi la coupable et sans rancune je lui pardonnerais avant seulement de l'entendre."

Haletante, épuisée d'un espoir trop grand, trop fort, je gravis le long escalier en vrille, et ma main tâtonna longtemps pour trouver la serrure de cette porte derrière laquelle il serait là, qui sait, peut-être?

J'accourus: seule ma petite vint se jeter dans mes bras que je refermai sur elle en un redoublement de tendresse farouche. Une fois de plus, je m'étais leurrée. André n'était pas revenu. Est-ce que seulement, il reviendrait? Sans doute, jamais plus. Toute espérance était mensongère. A quoi bon m'y raccrocher sottement? cet homme ne valait pas le regret qui minait ma vie. Voilà que maintenant à force d'avoir souffert par lui, sourdait en moi une colère subite qui attaquait mon amour et fouettait mon orgueil enfin!

Je compris qu'il était vain d'annihiler mes énergies en des pleurs stériles, que même sur des ruines, mon existence pouvait se remonter et m'apporter la paix sinon le bonheur.

Puisque mon mari abandonnait son foyer, je devais m'appliquer à le tenir seule, aussi solide; certes, ce serait dur et d'avance j'appréhendais les multiples défaillances qui me laisseraient par la suite déprimée et amorphe. Il faudrait alors me relever et continuer. On me disait volontaire à outrance et j'avais la conviction de l'être en effet plus qu'en dose moyenne: là serait le salut.

Dès lors je chassai avec vigueur le souvenir de l'infidèle, me défendant strictement de m'y complaire même une seconde. Je vidai aussi de mon appartement tout ce qui pouvait me le rappeler: ses photos disparurent au fond des tiroirs ainsi que ses objets d'usage personnel. Enfin, non sans un violent effort sur moi-même, je renonçai à l'amère satisfaction goûtée depuis son abandon: celle de coucher à sa place dans notre grand lit que j'occupais seule; j'aimais alors retrouver sur le mol oreiller, l'odeur imprégnée de sa tête, cette odeur obstinée de ses cheveux que pour maintenir lissés, il enduisait d'un corps gras légèrement parfumé et qui me grisait dans ma détresse. Cette première nuit passée à mon ancienne place, souligna, sembla-t-il ma solitude effrayante; les heures maintinrent mes yeux ouverts dans l'opaque noirceur et mon cerveau demeura au travail en dépit de toute suggestion pour l'amener à l'apaisement. Insomnie! c'est ici-bas, avec l'attente dont elle est d'ailleurs un dérivé—l'attente du sommeil qui se refuse—l'une des choses les plus angoissantes que je soupçonne. Je la repoussai avec effroi mais déjà elle s'était imposée; mon coeur se livrait à son jeu favori de spasmes intermittents qui soulignaient à coups désordonnés la vie en moi et comprimaient ma poitrine à vouloir l'écraser. Mes pensées s'évadaient maintenant du cercle où je cherchais vainement à les retenir; elles couraient à la recherche du sujet défendu et voici qu'à nouveau se représentaient devant moi, comme d'odieux guignols, Florence et André. Et moi je demeurais là, impuissante... Ah! j'étouffais sous l'outrage, ma blessure se rouvrait et saignait à flot. Pour donner une direction inverse à mon esprit, je me dressai sur mon séant et de mes deux mains j'enveloppai mon visage que des larmes impossibles à retenir baignaient littéralement. Je voulus triompher aussitôt de cette faiblesse et par un énergique effort de volonté je taris mes pleurs et m'étendis de nouveau, crispant mes paupières gonflées et brûlantes. Un bienheureux engourdissement s'empara peu à peu de mes facultés et de mes membres, puis tout sombra tout à fait dans le vertige et le vide du sommeil.

• • •

—Hum! ça ne va guère mieux? prononça le Docteur à ma seconde visite et fronçant son sourcil épais et noir, votre coeur n'est pas du tout raisonnable, Madame, je vais être obligé pour le moins de le gronder sinon le punir encore.

Je hochai la tête d'un mouvement vague:

—Punissez si vous voulez Docteur, je me suis chargée pour ma part des remontrances.

—Et? interrogea-t-il, levant vers moi une expression légèrement amusée.

—Rien à faire! Il n'en suit que son caprice. La digitaline et le calme ne lui sont d'aucun effet notable.

Acousti-celotex -- Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

Dominion Sound Equipments
LIMITED
BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

Soucieux et scrutateur, le médecin me considéra longuement et après une interminable pause il dit tout en roulant son stéthoscope entre ses doigts maigres et en scandant chaque syllabe:

—Il y a sûrement en vous une souffrance d'ordre moral qui vous ronge insidieusement, dont vous ne pouvez avoir raison: tant que cette cause ne sera pas éliminée...

Je l'interrompis avec une violence dont je ne fus pas maîtresse cette fois:

—Il ne s'agit pas ici d'enrayer la douleur, une douleur inhérente à ma vie mais bien de la surmonter. Il faut obtenir, Docteur, fis-je plus adoucie, que mon coeur soit le plus fort, qu'il domine mon mal, quel qu'il soit, vous entendez?

J'avais parlé très vite de cette façon nerveuse et tremblante propre aux grandes émotions, tandis qu'une sourde contrariété se glissait en moi de m'être laissé deviner et de ne pouvoir le leurrer davantage sur mon véritable état. Pour me dérober à l'examen dont je me sentais l'objet, je regardais obstinément le tapis sur lequel s'allongeait le pied du médecin et je comptais et recomptais les oeillets de sa chaussure puis je multipliai par deux—un de ces enfantillages qui nous surprennent parfois au sein des plus grands drames.

La voix grave s'éleva de nouveau avec une intonation de telle sympathie que mon regard fut attiré vers le sien et demeura étonné de ce qu'il y lut:

—Il faut faire en sorte, disait-il, que votre douleur cède à la raison afin que vous puissiez ménager votre coeur le plus possible ne pas présumer trop de ses capacités, car alors il pourrait bien se payer une lâche revanche; un grand repos lui est indiqué, l'air pur si possible et surtout une autre ambiance que celle dans laquelle vous le noyez.

—L'ambiance, répliquai-je très bas, on l'emporte plus facilement qu'on ne la fuit.

Il me regarda étrangement, fouillant, eut-on dit, mon subsconcient.

—Vous raisonnez trop pour ne pas souffrir.

—Ou je souffre trop pour ne pas raisonner, c'est tout comme. Puis je poursuivis, revenant aux faits:

—Je possède un chalet à la campagne de sorte que je pourrais facilement Docteur, suivre vos conseils et m'y installer pour quelque temps.

—Où ce chalet se trouve-t-il situé?

—Non loin de Rosemère.

—Parfait! Partez donc au plus tôt, puis reposez-vous d'esprit autant que de corps, je vous le répète; le grand air et le farniente vous seront pour l'instant la meilleure thérapeutique.

—Mais, interrogeai-je, je pourrai amener ma fillette avec moi.

—A la condition absolue qu'elle soit sage et ne vous fatigue d'aucune façon, ne l'oubliez pas.

—Dans le cas contraire, vous savez, je ne me résignerais pas à partir: son absence me tuerait...

Je pensais: Quelle force, quelle autorité réussiraient jamais à me séparer de ma chère petite. Aucune absolument, je le jure tant du moins que j'aurais un souffle de vie.

—Et dans une quinzaine, reprit le médecin, j'arrêterai vous voir, si vous voulez bien me laisser votre adresse.

—Je ne voudrais pourtant pas Docteur, vous causer un déplacement qui ébrècherait un temps que je sais précieux.

—Je vous en prie, Madame, les distances sont si vite franchies en voiture puis j'ai un malade dans les environs qu'il me faut suivre également, ce ne sera donc qu'une occasion.

* * *

J'eus en apercevant le Dr Rancourt, deux semaines plus tard, un sourire de reconnaissance, car je me sentais déprimée au possible; les grands espaces me valaient certes quelque chose, mais en revanche, la solitude en ce chalet où j'avais connu un bonheur à jamais détruit, me causait d'évidents ravages. L'auscultation confirma hélas! mes appréhensions. Mon état cardiaque s'était aggravé; j'en lus le diagnostic sur la physionomie du médecin, malgré l'effort qu'il s'imposa pour me le cacher. Un long moment, nous demeurâmes silencieux, lui, pensif, inquiet même, moi indifférente, glacée. A la fin relevant sa tête à l'abondante chevelure qu'il lissa d'un geste automatique, il me proposa de commencer une série d'injections bihebdomadaires dont l'efficacité était certaine.

—Pour cela, il me faudra rentrer en ville, dis-je aussitôt, d'ailleurs je le préfère ainsi.

—Et pour quelle raison, questionna-t-il surpris.

—Parce que je m'ennuie terriblement et surtout que je ne trouverais pas raisonnable de vous imposer l'obligation de venir jusqu'ici deux fois par semaine.

Il eut un léger mouvement d'impatience qui contrasta avec la douceur de ses paroles:

—Combattez ferme votre ennui, mais négligez le second item, je vous en prie.

Il reprit dans sa main mon poignet frêle dont il compta à nouveau les pulsations effrénées et à brûle-pourpoint, il demanda sans m'envisager:

—Serais-je indiscret en vous demandant de quoi est mort votre mari!

Ma main se crispa dans la sienne et se retira vite comme au contact d'une brûlure. Mes lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser filtrer la douloureuse vérité, établir la rectification nécessaire, mais se contractant elles articulèrent avec peine presqu'à mon insu, un mot, un seul né de mon imagination soudaine:

Lucien Galas avait jusqu'ici spécialisé dans les rôles de mauvais sujets. Mais on verra dans "Une Main a frappé" qu'il peut être aussi très sympathique.

Un épisode douloureux et humain en marge de la guerre

POUR la première fois à l'écran, dans "Je t'attendrai", l'unité de temps est fidèlement respectée, une action d'une heure et demie est rendue en quatre-ving-dix minutes . . . et dès le début du film on est pris par un scénario vraiment bouleversant.

Nous sommes en Septembre 1918. Un soldat va-t-il, par amour, oublier de rejoindre son poste? Il n'a qu'une heure pour retrouver une fiancée dont il est sans nouvelles. Est-ce l'oubli, la lassitude? Pourquoi n'a-t-elle jamais répondu à ses lettres? Pourquoi la mère du jeune soldat n'a-t-elle rien fait pour dissiper les inquiétudes de la fiancée?

C'est tout le drame humain qui se joue dans "Je t'attendrai" que Léonide MOGUY a porté à l'écran avec tout le talent que l'on connaît à ce metteur en scène, auquel on doit "PRISONS SANS BARREAUX", entre autres succès.

Corinne LUCHAIRE, si simple, si émouvante, si sensible, est la vedette féminine. On sait les qualités de cette comédienne, on sait aussi qu'elle tourna son premier grand rôle avec Léonide MOGUY qui, cette fois encore, lui a fait camper un personnage où elle peut déployer ses dons si précieux.

Jean-Pierre AUMONT incarne le jeune soldat. C'est là un rôle dramatique, où le brillant acteur peut faire valoir ses immenses qualités et sa création dans ce film a été justement remarquée.

Aux côtés de ce couple si parfaitement assorti, Berthe BOVY, BERGERON, AIMOS et Roger LEGRIS sont très applaudis.

Mais avertissons tout de suite nos lecteurs et lectrices. "Je t'attendrai" n'est pas un film de guerre, mais un film d'amour. Le drame de la guerre est là derrière; c'est la toile de fond qui permet de mieux accuser les sentiments et de donner un relief plus vif aux situations. Jean-Pierre et Corinne veulent que leur amour soit plus fort que la fatalité. Tous deux voudraient oublier l'horreur de leur vie menacée. Illusion merveilleuse qui ne durera pas puisqu'après la rencontre fortuite le soldat devra reprendre son poste . . . vers le destin et le danger. Un film pareil se recommande de lui-même mais nous insistons. Voyez-le sans faute lorsqu'il sera présenté sur nos écrans locaux.

Il nous aidera tous à mieux comprendre la valeur et la grandeur de certains sacrifices. Notre respect des héros en sera accru et notre admiration en sera grandie.

"JE T'ATTENDRAI"

Le plus beau film de Jean-Pierre Aumont et de Corinne Luchaire

Aucun film de toute la production française n'aura mieux que celui-ci exprimé un sentiment de la foule. Combien en effet déjà "attendent" le fiancé, le frère, un parent ? C'est la guerre et l'on sait qu'elle apporte fréquemment des nouvelles dramatiques, sans retour. Le film de Moguy a voulu exprimer tout cela et l'on verra comme il le fait bien. Sans larmes inutiles mais avec un accent toujours pathétique et profondément réel.

C'est le cri d'une mère; c'est le cri d'un fiancé et c'est aussi le cri d'une jeune fille. La guerre a séparé ces trois êtres qui espéraient en la vie. Tout est remis en cause. Il faudra attendre la fin du cataclysme, déclenché par une brute, pour pouvoir reprendre espoir. Et puis reviendra-t-il un jour le petit soldat ?

On l'espère mais qui sait. Par des images sobres Léonide Moguy nous raconte l'histoire de Jean-Pierre Aumont et de Corinne Luchaire. Pas trop de mots, pas trop de phrases. Il est des drames de l'âme que les paroles expriment mal.

C'est dans le regard de ces deux êtres qu'on va lire le drame et qu'on va le comprendre. L'attente, l'espoir, la destinée, la fatalité . . . tout cela est décrit avec une rare acuité et le film de Moguy rend un son très pur et très beau. L'oeuvre est belle parce qu'elle vient à son heure. Sa dramatique actualité ajoute encore à sa beauté en autant que l'actualité guerrière puisse avoir une sorte de beauté.

EXTRAITS DE PRESSE

Une oeuvre puissante et poignante qu'il faut avoir vue ! Léonide MOGUY a trouvé un sujet à la mesure de son talent . . . un film dont on peut dire que c'est un de nos grands films français.

PAUL REBOUX "Paris-Midi".

. . . Ce film ne sera pas déserté par le public, il est réussi.

"Le Jour".

Le tout forme un beau film plein d'émotion et de pathétique grandeur, qui mérite une grande carrière. Que de beauté dans la mise en scène de MOGUY. Comme c'est fait! Comme c'est bien fait! Quel art dans la photographie !

"L'Intransigeant".

Léonide MOGUY a réussi là un des meilleurs films de sa carrière, déjà fertile en succès. Un beau film âpre, humain, douloureux, sans floritures, sans littérature, avec un dialogue simple et vrai de Marcel ACHARD. Jamais Jean-Pierre AUMONT n'avait aussi bien donné la mesure exacte de son talent.

SERGE VEBER "Pour Vous".

Corinne LUCHAIRE s'y montre meilleure encore que dans "CONFLIT", Jean-Pierre AUMONT est parfait, et de très loin supérieur à tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour . . .

"La Liberté".

La présentation scénique est d'une âpre beauté, puissamment évocatrice, et tels tableux de campagne désolée pendant la guerre, de petit village embrumé à l'arrière-front, de voie ferrée bombardée, de route défoncée, nous prouvent que Léonide MOGUY est un artiste, un vrai, un grand artiste.

"Le Petit Parisien".

Un film qui intéresse et qui émeut par l'intensité de son action et la sobre perfection de sa réalisation.

"Le Petit Bleu".

. . . Un film difficile et . . . réussi !

Ce film est traité par M. Léonide MOGUY avec la vigueur, la franchise qui caractérise les oeuvres de ce cinéaste . . . film intéressant, sortant de la banalité.

RENE JEANNE "Le Petit Journal".

NOS VIGNETTES

On aura reconnu outre Corinne Luchaire et Jean-Pierre Aumont, dans diverses attitudes, l'acteur Bergeron (portant une oeillère) et l'artiste Berthe Bovy dans le rôle de la mère.

CENTRE
PAGES

Auprès de Victor Francen la petite Madeleine Ozeray vient se réfugier. C'est une scène de "La Fin du Jour". Ce film magistral a aussi pour vedettes Louis Jouvet et Michel Simon. Les cinéphiles l'ont vivement applaudi et ils ont raison.

"D'angine". Sitôt échappé, ce mensonge me fit mal et couvrit, sembla-t-il mon front d'une honte visible. Je nourrissais une horreur instinctive pour le faux et tout ce qui en général était une contrefaçon du vrai, et voilà que par une sotte pudeur de jeune femme, en face d'un homme en qui elle a deviné un supérieur, je brouillais de moi-même la clarté des faits. Tout de suite, je me sentis extrêmement mortifiée, plus encore que jamais, mais je ne fis rien pour rétablir la vérité, ni sur-le-champ, ni par la suite au cours des visites subséquentes du Docteur Dancourt. Une fois de plus, je m'abandonnais au fatalisme à mon "nitchevo" coutumier. Quelle importance cela pouvait-il avoir après tout? me disais-je en manière de consolation. Erreur, grave erreur! les plus funestes conséquences découlent toujours de situations fausses; tôt ou tard on paie sa faiblesse. Le moment n'en était pas encore venu cependant.

A l'amertume née de la faillite de ma vie conjugale avait succédé peu à peu un intérêt se dirigeant ailleurs, amené par un nouveau sentiment de puissante envergure, et dont mon médecin n'était rien moins que l'objet. J'avais trouvé en lui un ami sympathique et de rare compréhension qui tentait en me soignant de me rendre non seulement à la vie physique mais à la vie morale; par un juste retour, je m'étais intéressée à cette profession qu'il représentait si bien, et aimait d'un sentiment unique et profond. Nous en causions de longues heures, discutant et commentant tous les sujets. J'y prenais un plaisir infini et il m'apparaissait que lui-même Guy Dancourt en retirait un bonheur non équivoque qu'il prolongeait, à souhait. Malgré tout persistait chez-moi, à cause sans doute de ma situation anormale, un fond de mélancolie, sorte de désespoir latent dont il me faisait reproche souvent:

—Rappelez-vous ce judicieux axiome, disait-il, "La vie est un miroir: il faut lui sourire si nous voulons qu'à son tour elle nous sourie."

—Il n'y a dans la vie que la nature qui sache vraiment me sourire, répliquais-je, chaque fois. Détournant mon regard du sien, vers ces vastes étendues du firmament et de l'eau dont nous étions entourés. Leur immensité seule remplit le vide de mon coeur, ajoutais-je un jour.

—C'est léser ainsi la place de l'amour, objecta-t-il alors.

Je tressaillis à ce mot prononcé la première fois entre nous, tandis que lui poursuivait avec une chaleur que je ne lui connaissais qu'aux questions de médecine:

—L'amour, c'est quelque chose d'immense aussi puisqu'un coeur ne suffit pas à le contenir, qu'il en déborde, en est submergé comme dans un océan, et qu'il en chavire sous la poussée violente.

S'approchant de moi, il posa ses deux mains larges de praticien sur mes épaules étroites, et m'attirant vers lui en un mouvement de tendresse protectrice:

—La toute première vous, incomparable amie, me l'avez fait connaître ce sentiment et je n'ai plus que le désir maintenant de vous le savoir partagé aussi sincèrement. Laissez à cet amour que je vous offre le soin de réparer les méfaits dont votre coeur n'est pas encore guéri, laissez-lui la tâche douce de le panser par une adoration sans défaillance.

Je l'arrêtai en le tirant du bras:

—Il ne faut pas m'aimer ainsi, balbutiai-je éperdue, laissant ma tête retomber sur son épaule en une lassitude désespérée, qui contredisait mes paroles. Mon oreille écrasée sur son veston, percevait les battements réguliers de ce coeur d'homme que j'avais conquis sans presque le vouloir, mais auquel tout me commandait de renoncer; le courage me manquait cependant, bien plus je songeais qu'il serait doux, infiniment, peut-être juste enfin, de confier à cet être d'élite ma vie avortée à son midi. Je serais donc toujours pareille, impuissante et lâche devant le malheur comme devant la joie. Pitié! je me faisais pitié à moi-même et je ne bougeais pas; tapie dans son étreinte amoureuse, ne pouvant m'y dérober, ne le voulant pas encore, je berçais ma détresse intérieure des paroles tendres que sa voix étouffée d'émotions me murmurait, que sa bouche chuchotait si près de moi que j'en recevais l'haleine tiède. Mais je me redressai tout à coup, mue par je ne sais quel rappel au devoir, et je voulus parler. Ce fut son baiser qui vint clore mes lèvres, son baiser ardent qui se mêlait à ma fièvre et l'activait:

—Soyez à moi pour jamais, ma très aimée, suppliait-il, me précipitant dans l'abîme à mesure que je voulais en sortir. Nous nous aimons tant, n'est-ce pas?

Une vision du passé surgit alors en moi, le souvenir de semblables amours, aux semblables serments avec cet André qui m'en préférait maintenant une autre. Aucune douleur ne remua cependant mon âme qui ne vibrait plus pour mon mari: toutes les fibres demeuraient muettes, pour lui, et ne dirigeaient leur chant plus que vers un autre, qui n'avait pas le droit de l'accepter. Comment eus-je enfin la force de m'incliner devant la loi morale, sévère et stricte, d'échapper à l'enlassement de Guy Dancourt et de lui crier presque d'un timbre rauque qui le fit tituber:

—De grâce, partez, allez-vous en, par pitié, laissez-moi.

Je le vis blêmir puis reculer vers la porte tandis que plus adoucie et épuisée, j'ajoutais en un souffle: "Demain seulement, je vous parlerai. Ce soir, non, je ne peux pas; il faut me pardonner et comprendre."

Ma main tremblante glissa sur la sienne en une caresse de triste réconfort, d'ultime encouragement. Il s'en empara et la baisa avec passion, et s'enfuit sans retourner la tête comme je l'espérais, malgré tout. A ce même moment où il disparaissait, ma fillette surgissait et remarquant sans doute l'expression altérée de ma figure, elle vint se blottir contre moi, de la façon câline qui lui était particulière:

—Ma petite Claire chérie, murmurai-je presqu'en un sanglot. Je l'embrassai en appuyant sa joue fraîche longuement, sur ma bouche frémissante. Sans savoir pour quelle raison, ni comment, je demandai:

—Tu l'aimes bien, dis, ta maman?

—C'est toi que j'aime le plus au monde, dit l'enfant en soulevant son front pâle, et puis après...

—Après? fis-je, plongeant mon regard au fond des prunelles pures.

—Après, c'est papa, et elle ajouta bien vite comme pour se défendre d'une affection naturelle sans doute mais qui pouvait me surprendre, même s'il n'est plus là, c'est papa que j'aime mieux que les autres.

Je répétai en tressaillant:

—Les autres? Que veux-tu dire?

—Oui, le Docteur, par exemple.

—Tu ne l'aimes donc pas lui? demandai-je timidement.

Après un court silence, elle me répondit:

—Oui, mais j'aime plus encore mon "vrai" papa.

Je tressaillis à cette explication enfantine et je fermai les yeux, mes yeux lourds encore de pleurs importuns. Pour les retenir, je dus faire un effort inoui et je dis alors avec douceur, en caressant les cheveux fins et souples:

—Mon trésor!...

Tandis que passait et revenait en un apparence de fantôme la silhouette lointaine et comme amenuisée de mon pauvre mari, le "vrai" oui, car il ne devait y avoir de véritable, de seul que celui-là dont la faute ne donnait pas raison à la mienne. Sans le savoir, ma fillette venait de me souligner mon

(Suite à la page 34)

"Depuis quelque temps," dit Claire Wallace, commentatrice bien connue à la radio . . .

"on dirait que presque tout le monde préfère le vin!"

"En ces moments de presse," continue Miss Wallace, "j'ai de plus en plus d'invités qui choisissent un verre de vin. Pour la plupart, nous préférons la sobriété, et avec un ou deux verres de vin nous pouvons rester sobres tout en jouissant d'une détente bien nécessaire."

Miss Wallace fait preuve d'un bon jugement! Elle choisit le vin pour ses réceptions parce qu'elle sait qu'on a *plus* de plaisir à le boire. L'une des raisons c'est que, maintenant, la maison Bright a l'exclusivité de la culture de certaines variétés de raisin dans ses propres vignobles. Vous trouverez le Vin St. Georges plus vineux, *plus riche* et plus délicat, parce que le raisin qui est employé à sa préparation et à son mélange provient des plus grands vignobles du Canada — propriété exclusive de la maison Bright. De plus, l'immense capacité des chais (4¼ millions de gallons) signifie que le Vin St. Georges n'est jamais embouteillé avant d'être convenablement vieilli.

Il a toujours été *de bon goût* de boire du Vin St. Georges. Maintenant, c'est un vin *économique*. Essayez le Vin St. Georges aujourd'hui même.

DANS LE QUÉBEC, C'EST LE *Vin St. Georges*

Notre roman feuilleton

par Maurice Constantin-Weyer

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film
sous le titre
"LA LOI DU NORD"

Un peu avant que la nuit tombât, nous avions perdu tout espoir de retrouver Dal et nous redescendions avec une certaine hâte. Nous étions arrivés au point où, le matin, nous avions pris pied sur le glacier, quand Shaw, étendant la main, nous montra, plus bas, une crevasse que nous n'avions pas explorée.

Un pont de neige avait enjambé cette crevasse et ce pont s'était rompu. Il nous vint aussitôt à l'idée que le poids de Dal pouvait y être pour quelque chose.

Notre premier mouvement fut de nous pencher tous trois, sur ces parois aux étranges clivures d'améthyste et d'essayer de regarder jusqu'au fond. Mais la fracture du glacier était irrégulière et formait de notre côté un surplomb qui nous empêchait de voir. Nous réunîmes alors nos voix pour appeler. Mais nos cris demeurèrent sans réponse.

Robert, alors, proposa que l'un de nous descendît dans la crevasse, assuré par les deux autres. Il était désireux de tenter l'aventure. J'approuvai son projet, mais je lui fis remarquer que je pesais vingt livres de moins que lui et que, par conséquent, c'était à moi de descendre.

Il fouilla dans sa poche, et lança en l'air une pièce de monnaie. Je criai instinctivement "face"! La pièce tomba à mes pieds et je vis que j'avais gagné. Je me préparai aussitôt à descendre.

Robert se mit à l'oeuvre pour sculpter dans la glace une sorte de champignon, qui devait former une assurance supplémentaire à celle que Jacqueline et lui allaient me donner. La chose fut rapidement faite et bientôt je disparus dans l'ombre de la fissure.

Quelques préoccupations que j'eusse, je ne pus m'empêcher d'admirer la beauté de cette caverne glaciaire dans laquelle je me laissais glisser pied à pied. Comme je l'ai déjà dit, les parois épousaient une forme irrégulière.

Au-dessous de la deuxième ondulation, à quelque dix ou quinze mètres de la surface, la neige s'était amoncelée, et sur cette neige je vis une tache sombre. Quelques secondes après, j'étais à côté du corps de Dal.

* * *

Lorsque j'avais reconnu cette forme humaine, j'avais immédiatement pensé que Dal était mort. Je me trompais. Il n'était pas même évanoui, et je ne fus frappé que plus tard du fait qu'il n'avait pas répondu à nos appels.

—Dal! lui dis-je, nous voici.

—Je le vois, dit-il sèchement.

C'était, pour des sauveteurs, un accueil assez froid. Je ne pus m'empêcher d'esquisser de vagues excuses.

—Mais, mon vieux garçon, ce n'est pas de notre faute, si nous ne vous avons pas trouvé tout de suite... Il a neigé et vos traces étaient oblitérées. Sans un heureux hasard...

Il haussa les épaules, sans répondre.

Je lui passai ma corde autour des aisselles et je criai à Robert:

—Je l'ai! Oh! hisse!

Et Dal disparut vers les hauteurs.

Quelques instants plus tard, je rejoignis mes compagnons. La nuit était près de tomber. Dal ne pouvait se tenir seul sur ses jambes et nous eûmes un enfer de temps (a hell of a time) selon l'expression de Robert, pour nous tirer de là avec notre blessé.

Je me rappelle avoir pesté, juré, pour me trouver enfin, assez tard dans la soirée, assis avec Robert — Dal entre nous deux — dans notre tanière, tandis que Jacqueline préparait une espèce de dîner.

Les blessures de Dal étaient légères. Une entorse et quelques contusions sans gravité, juste assez comme il le fit observer, pour nous faire passer Noël et le Jour de l'an dans cette damnée solitude, sans pudding et sans whisky, mais je n'ai jamais vu un blessé plus insupportable, et la façon assez mal gracieuse dont il accepta nos soins nous surprit et nous peina profondément.

—Il y a, me dit Robert, des vernis qui s'écaillent avec l'ongle.

Et j'eus l'impression qu'au moment où il me disait ces paroles, il regrettait réellement d'avoir sauvé la vie à Dal.

* * *

Jacqueline et Robert dormaient... J'entendais leurs deux respirations et j'étais envahi d'une jalousie sans raison. S'ils étaient époux et femme, c'est ainsi qu'ils mêleraient leurs souffles dans la chambre nuptiale!

Le feu baissait. Je mis une bûche sur le brasier et la flamme jaillit, haute et pure. Un coup d'oeil sur le blessé, que c'était mon tour de veiller. Il avait gémi un peu, au début de la nuit, puis, il s'était tu et je le croyais endormi. En me penchant sur lui, je vis qu'il avait les yeux grands ouverts.

—Vous souffrez, cher vieux garçon?

Je lui posai la question à voix basse. C'est à voix basse également qu'il me répondit.

—Pour des imbéciles!... Et vous, Louis, encore plus que les autres.

—Voyons, Dal! mon vieux! Il faut tâcher de dormir, vous avez la fièvre...

—La fièvre qu'il dit!... Pourquoi pas que je suis moi-même un idiot!... Les idiots, ce sont les gens qui ramassent un type comme moi... Eux, encore, c'est des gens des villes... Ça ne sait pas... Ça a le coeur tendre... Mais, vous, Louis... Où est-il le Louis qui voulait me descendre à coups de carabine?... Pas même fichu de me laisser crever tranquillement dans ma crevasse... Faut que ces types-là vous sauvent, quand tout s'arrageait si bien...

—Dois-je croire, Dal, que vous regrettez qu'on vous ait tiré de là?

Il réprima un rire.

—Certainement, je le regrette... Le hasard avait bien fait les choses. J'aurais pu rester là, jusqu'à ce que torrent glaciaire vomisse mon cadavre congelé, et personne ne se serait inquiété du vieux Dal... Cela vous aurait donné le temps de filer loin!

—A supposer, Dal, que nous eussions considéré froidement que vous étiez mort, et qu'il fallait tenir le fait, pour accompli.

Dal eut un sourire de coin.

—Avouez, Louis, que je ne valais guère mieux qu'un mort quand vous m'avez ramassé.

—Vous n'êtes pas très mal au point, Dal! une entorse et quelques contusions.

—Juste assez pour que ma chute eût fait de moi un mort, si seulement vous aviez tardé encore deux ou trois jours... Mettons-en cinq, parce que je suis un type dur-à-cuire, et à geler...

—Enfin, si je comprends bien, vous nous reprochez de vous avoir tiré de là.

—Je ne vous le reproche pas. Je dis que c'est stupide de votre part et humiliant pour moi... Voilà deux belles occasions perdues... Quand le pont de neige a cédé, je ne vous dirai pas que je n'ai pas eu un moment d'angoisse, Louis... La vie est une belle chose... Mais, sur la neige du fond, tout en m'engourdissant peu à peu, je réfléchissais que ma mort arrangerait bien des choses... Je commence un peu à connaître mes prisonniers et ce ne sont pas de mauvais types, vous savez... Il y a des moments où l'on trouve que la loi est drôlement faite... C'est plutôt gênant pour moi d'arrêter des gens qui m'ont donné à manger cinq minutes après que je leur ai annoncé qu'ils étaient mes prisonniers... Alors, maintenant que je leur dois la vie, de quoi ai-je l'air?

—Vous pourriez, suggérais-je, rendre à Shaw sa parole et le laisser filer...

—Jamais! dit Dal. Rappelez-vous que j'ai une mission.

—Oui, mais vous la jugez stupide. Ce ne serait pas un gros mensonge à dire à Blackwell: "Monsieur! je les avais arrêtés, mais j'ai fait une mauvaise chute et ils m'ont échappé!..."

—Ça, dit Dal, je ne peux pas... Vous comprenez, Louis, je pense que la loi est stupide aujourd'hui... Mais si je me mets à relâcher des types parce que je trouve la loi stupide, c'est aussi bien de balancer mon uniforme. Ne trouvez-vous pas?

—Je ne trouve pas...

—Je pensais bien, dit Dal, avec un rien de hauteur dans la voix, qu'un damné civil n'est pas capable de savoir ce que c'est que l'honneur.

Je ris discrètement.

—Mais vous avez demandé à Shew sa parole d'honneur.

Dal dit:

—Ça, c'est encore un problème... Un Américain "gentleman".

—Cela coupera court à la vieille anecdote.

—Quel anecdote?

—Celle de l'Américain et de l'Anglais qui se rencontrent en Norvège dans un hôtel. Ils y sont seuls. Il pleut. Pas d'excursion possible. Ils s'ennuient. Ils conviennent pour passer le temps de faire un concours de mensonges. Et l'Américain commence : "Il y avait une fois un gentleman américain..." — Arrêtez! crie l'Anglais, et ramassez les enjeux. Un "gentleman américain"! Je ne pourrais pas inventer un mensonge de ce calibre-là!

Il rit et dit:

—Oui! mais je crois, savez-vous? que

Une toute jeune artiste Marie Déa va se révéler dans "Nord-Atlantique" dont voici une scène avec René Dary. Ce couple réunit les deux plus remarquables espoirs du cinéma français. Après ce film Marie Déa fut choisie pour tourner dans "Pièges" aux côtés de Maurice Chevalier.

Shaw est véritablement un gentleman.

—Parfaitement, Dal! Et je ne sais pas ce qu'il aurait pensé en lui-même si nous avions tiré de la crevasse votre cadavre, au lieu de votre corps vivant. Mais je sais très bien, sans qu'il me l'ait dit, qu'il n'aurait pas tenté de filer sans faire tout son possible pour vous retrouver... et vous retrouver vivant!

Et j'appuyai:

—Peut-être Shaw se montre-t-il plus gentleman que vous... Il vous relâcherait peut-être.

—Alors, dit Dal, je me serais trompé sur son compte. Un gentleman tient d'abord sa parole à son chef de corps... Les amis ne viennent qu'après.

C'était une nouvelle leçon et je m'inclinai... Décidément, je n'étais pas de la force de Dal. Et, si désagréable que fût la constatation, je me prenais à considérer les choses sur un point de vue différent. Je me rappelai la phrase que Shaw avait glissé à mon oreille au sujet de vernis qui s'écaillent avec l'ongle. Il s'était trompé. Il n'y avait pas de vernis, mais un bon bois, un peu dur, mais singulièrement solide.

—Dal! fis-je encore... Que pensez-vous de Jacqueline?

—Ça, dit-il, vous pourrez dire qu'une fois dans notre vie, les diables auront trouvé un ange sur leur chemin.

—Et vous allez livrer un ange? Dal? Honte à vous!

Mais Dal, comme beaucoup d'Anglais, était un lecteur de la Bible et il me battit encore sur ce terrain-là. Il avait une abondante provision de citations bibliques, d'où il concluait que si Jacqueline était un ange, il n'en était pas moins de son devoir de la livrer au capitaine Blackwell, qui, seul, aurait le droit de décider. Je connaissais un peu Blackwell qui n'était pas un mauvais diable, mais que je soupçonnais de croire assez peu aux anges, ou, du moins, en leurs manifestations terrestres. Cela me laissait un peu anxieux. Si bien que je ne voulus point m'avouer battu.

—Dal! vieux fou! lui dis-je. Il y a toujours une chose que vous allez me promettre. C'est de ne pas parler dans votre rapport de la mort des chiens, ou du moins de la maladie dont ils sont morts...

—Drôle de maladie... Une balle dans la tête.

—Je croirai, sans cela, Dal, que vous ne regretteriez que la valeur matérielle des chiens... Au surplus, je vous en achèterais quatre qui...

—Pas un mot, dit Dal... Je ne veux pas que dans cette damnée affaire, il soit question d'argent... mais vous croyez vraiment que je puis passer sous silence la mort des chiens sans déshonorer mon rapport par une omission?

Dal me donnait ici un avantage et je me hâtai de marquer le point.

—Dal! mon vieux! lui dis-je, pour cela, suis prêt à embrasser la Bible et à prêter serment... Et je suis sûr que Blackwell lui-même, si vous parlez de cela, vous dirait: "Espèce d'idiot! vous ne pouviez pas garder cela pour vous!" C'est un type qui remet bien les gens à leur place, Blackwell.

—Vous n'avez pas besoin de le dire, dit Dal. Il m'a savonné un jour, tellement que je ne me sentais pas fier. J'avais tellement diminué de valeur à mes propres yeux que je me serais vendu pour cinq cents...

—Eh bien, si vous ne voulez pas perdre toute espèce de valeur, jusqu'à ne devenir qu'une vieillerie pour le feu, je vous conseille de passer là-dessus.

—Vous croyez? fit Dal... Au fait, vous avez peut-être raison.

—Dal, le mot "peut-être" est de trop... En ce qui concerne la mort des chiens, j'ai certainement raison... Donnez-moi votre parole d'honneur, Dal! de supprimer la chose, ou...

—Ou? demanda Dal d'un ton rogue... Ou quoi?... Je voudrais connaître la portée de vos menaces! Louis.

—Ou je n'irai pas à votre enterrement, par exemple...

Il éclata de rire et me donna sa parole d'honneur.

—Mon vieux Louis, me dit Dal quelques jours plus tard... Il faut que je vous fasse un aveu... Cette jeune fille m'a ensorcelé... Je suis amoureux d'elle Et même, il faut être une brute comme vous pour ne pas en être amoureux.

Je souris, mais je me gardai bien de lui dire qu'il n'avait pas le monopole de la chose.

—Une femme comme elle, continua-t-il, je pourrais, pour lui faire plaisir, me jeter...

—Dans une crevasse de glacier, par exemple.

Il me regarda sévèrement.

—Louis, mon vieux haricot, si vous dites encore des choses comme celle-là, je ne suis plus votre ami... C'était un accident, un vulgaire accident...

—Je plaisantais...

—Choisissez mieux vos sujets, Louis... Non! je voulais dire que je ferais n'importe quoi, vous comprenez, qui ne soit pas incompatible avec mon honneur professionnel. L'uniforme, vous savez, l'uniforme!... Le diable, c'est que je ne sais pas comment la tirer de là... Vous comprenez, ce que je voudrais c'est qu'elle soit heureuse... Qu'elle épouse Shaw puisqu'elle l'aime... Evidemment pour moi, ce n'est pas la même chose que si elle m'épousait... Mais, à quoi sert d'être jaloux, n'est-ce pas? Mieux vaut aider le bonheur de qui l'on aime.

Non! il n'était pas sans noblesse, l'amoureux qui songeait à assurer au profit d'un autre le bonheur de celle qu'il aimait. Dal me battait! Car moi, je ne me résignais pas et je savais que rien ne pourrait me faire abandonner la partie... Il était plus grand que moi. Peut-être était-il moins épris que je ne l'étais.

—Je songe toujours, me dit-il, à ce qu'on pourrait faire... Ils vont être confiés à des types en civil... Je crois vous l'avoir déjà dit, ces détectives civils sont faciles à acheter. Mais Shaw ne pourrait pas le faire lui-même. C'est donc à vous que ce rôle devrait incomber... Il faut vous méfier, parce que, vous comprenez, cela s'appelle corruption de fonctionnaire... Ne trouvez-vous pas qu'il est drôle que ce soit moi qui vous donne ce conseil?

—Très drôle, Dal.

—Corruption de fonctionnaire... Et la

loi est particulièrement sévère à ce sujet... Cela ne vous fait pas froid dans le dos de risquer le pénitencier?

—Vous savez, Dal, je suis habitué au froid.

—Vous plaisantez, Louis, et vous avez tort. Mais enfin, je pense qu'avec un peu de diplomatie et beaucoup d'argent vous pourriez enlever Shaw et Jacqueline à la barbe de la justice civile. Après, c'est une question de déguisements. J'aime autant vous dire que les palaces sont malsains et aussi les bouges. Les uns et les autres sont surveillés en tout temps. Il y a une chose que vous ne savez pas, mais que la police sait. Les aventuriers ne descendent jamais dans un hôtel moyen. Ils vont d'instinct vers le luxe ou vers le taudis. Si on cherche, c'est là qu'on cherchera... Vous comprenez, ce sont des choses qu'on ne peut pas dire à ses prisonniers. Si je parlais de cela à Shaw, je serais son complice... Avec vous, c'est un simple badinage d'ami... Vous ne tirez pas à conséquence, Louis... Et vous n'êtes pas prisonnier, vous le savez.

Et il se mit à me développer les moyens les plus propices à aborder un détective en bourgeois et à lui offrir de l'argent.

X

"Telle qu'elle était"...

Et, malgré tout, nous eûmes un joyeux Noël. Nous festoyâmes autour de l'éternel quartier de mouflon. Mais je n'avais jamais parlé d'un petit paquet de raisins secs et d'une fiole de cognac dissimulés au fond de mon sac. Les gens des villes hausseront les épaules. Mais ceux qui ont mené la rude et fière vie du coureur des solitudes savent qu'il n'en faut pas plus pour avoir l'impression d'une fête. C'est comme cela.

Dal commençait à poser le pied par terre, sans faire de trop laides grimaces. J'avais mis Shaw et Jacqueline au courant de la conversation que j'avais eue avec le caporal, touchant la "corruption de fonctionnaires civils'. Et nous avions mis sur pied un plan, tout un plan, qui avait quelque chance de réussir. Nous comptions bien, d'ailleurs, que Dal ne s'en tiendrait pas là et qu'au dernier moment, il me glisserait à l'oreille quelque tuyau précieux.

Un observateur se serait probablement bien diverti à étudier la lutte qui se livrait entre le coeur et le cerveau de Dal. L'amour lui donnait d'étonnantes trouvailles casuistiques, semblait-il. En tout cas, il en arrivait à ce que j'aurais volontiers qualifié de complicité flagrante. Il nous racontait les mille trucs dont usent les malfaiteurs pour se maquiller et pour faire perdre leur trace. Au premier abord, c'était extrêmement séduisant. A le mieux considérer, cela devenait inquiétant, car enfin, malgré leurs trucs, les types avaient été pris. Mais Dal trouvait toujours une explication. Celui-ci n'avait pas d'argent, ce qui est suspect, et celui-ci en dépensait trop, ce qui est également suspect. Un autre avait voulu "voler" son passage à bord d'un train et avait été découvert par le contrôleur. Un autre encore s'était mis en état d'ivresse. Et, enfin, Dal nous contait le cas de bien des types que la police canadienne cherchait depuis des années, ce qui prouve qu'après tout on arrive à s'évader. Mais peut-être la belle Mme Jonathan Wild, l'ex-Mme Shaw, avait-elle doublé, triplé, ou quadruplé les primes, ce qui devait intéresser bon nombre de gens aux goûts dispendieux et raffinés.

Mme Jonathan Wild devint donc un sujet de conversation, quelque déplaisant que ce put être pour Shaw. Nous étions quatre types perdus dans la solitude, qui tentions de mesurer, de peser sa haine et sa générosité — si l'on peut employer le mot de générosité. Elle finit par s'imposer à nous d'une façon désagréable. Elle ne nous avait jamais rien fait personnellement, ni à Dal ni à moi, et il était peu probable que nous fissions jamais sa connaissance, mais je ne fus pas surpris d'entendre Dal me déclarer un jour que celui qui l'abattrait commettrait une action méritoire. Et je ne fus pas plus choqué que je n'avais été surpris. Il est curieux de noter que nous eûmes une manifestation de haine collective.

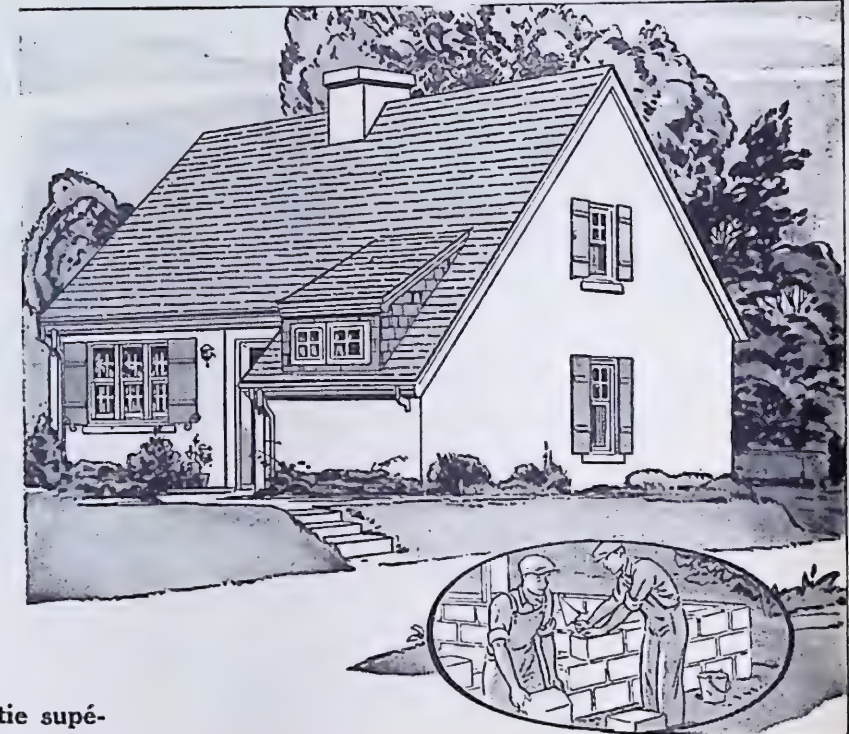
A tout prendre, elle nous rendait peut-être service. Il est très difficile, quand on vit à quatre-ensemble, de ne pas se prendre plus ou moins en grippe, même s' l'on s'adore. Mme Jonathan Wild servit de dérivatif à nos mauvais instincts. La détestation qu'elle nous inspira nous fut un lien de plus.

* * *

Et puis Dal fit quelques pas, et encore quelques pas, et des pas plus nombreux et mieux assurés, et un beau jour, le charme fut rompu. Car, après tout, Dal était le maître de nos destinées, après Dieu, et quand il nous parla de départ, nous fûmes bien obligés de dire oui. Nous nous étions accoutumés à l'idée de demeurer dans notre sauvagerie, à faire des projets de corruption et d'évasion, et, tout de même, nous nous étions installés dans le provisoire et dans l'illusion. La voix impérative de Dal nous ramena au sentiment des réalités.

Le choc fut brutal. Shaw, lui-même, en

Assurez
à votre maison confort permanence et sécurité contre le feu avec le
BÉTON



Les fondations et le premier étage en béton et la partie supérieure en blocs de béton ou en blocs et stuc sont de plus en plus populaires dans la construction des maisons. Le béton, sous toutes ses formes, facilite la construction et se prête en outre à la réalisation peu coûteuse d'attrayants effets architecturaux. Il permet de construire des demeures confortables — fraîches en été et faciles à chauffer en hiver.

Canada Cement Company Limited
Immeuble Canada Cement Company
Square Phillips, Montréal
Bureaux de ventes à
QUEBEC MONTREAL TORONTO WINNIPEG CALGARY

dépit de son énergie infatigable, fut visiblement ébranlé. Je tâchai de lui remonter le moral en lui représentant que Dal nous ramenait, après tout, vers les lignes de chemin de fer, qu'il faudrait bien se décider à affronter un jour ou l'autre, et que le raisonnement du caporal sur la vénalité de certains détectives civils était certainement fondé sur de solides faits. La question se résoudrait à ce que j'intervienne au bon moment — et heureusement, Shaw en était encore bien matelassé — et à boucher les yeux de l'inspecteur... ou des inspecteurs. Le tout était de faire vite. Peut-être même pourrait-on agir d'une façon plus économique et tout aussi efficace ,par un knock-out selon les règles. Mais cette méthode ne devait être appliquée qu'à bon escient. Beaucoup d'inspecteurs sont de solides gaillards, et, par surcroit, habiles dans l'art de la boxe.

Tout cela, je le disais à Shaw, mais je ne me dissimulais pas que la chasse à l'homme est un sport moins agréable pou celui qu'on traque que pour les rabatteurs. Shaw et Jacqueline étaient gibiers. Et il n'y a pas de fermeture pour le gibier humain. Les journaux américains seraient pleins de zèle, dès qu'un correspondant enthousiaste aurait câblé d'Edmonton quelque chose dans ce genre-ci:

Robert Shaw et Jacqueline Bert capturés Rocheuses, après chasse émouvante. Stop. Caporal Dalrymple M. N. W. R. P. ramène prisonniers Edmonton. Stop. Prisonniers remis mains police civile. Stop. Dirigés frontière U. S. A.

Alors se déchaîneraient à nouveau les haines, et je pensais, non sans une anxiété mêlée de volupté, que je participerais de ces haines. Et d'abord, serais-je très libre pour m'occuper de l'évasion de Shaw? Je ne craignais certes pas d'être arrêté, puisque Dal me tenait pour innocent. Mais puisque l'on me savait mêlé à cette fuite en qualité de guide, j'allais jouir d'une notoriété bien inopportune. Je connaissais assez l'esprit d'initiative des journalistes canadiens — semblables en cela à leurs confrères du monde entier — pour savoir que je serais immédiatement chambré par les reporters. Il me faudrait donc commencer par m'évader de gens indiscrets, et, par exemple, dès Athabasca Landing, prendre les devants et me déguiser, tout en continuant à me tenir en contact avec Dal, Shaw et Jacqueline. La chose n'offrait pas d'impossibilités, mais elle n'était pas exempte de difficultés réelles. Et je me trouvai immédiatement en présence d'une foule de problèmes délicats. Mieux valait ne pas en conférer avec Jacqueline ni avec Shaw, sous peine d'affaiblir inutilement leur moral. Mais Dal que je mis au courant avoua que la partie était difficile à jouer. Il nous fallut quelques longues soirées auprès de notre feu de camp pour arriver à mettre sur pied un plan un peu cohérent. Encore admettions-nous que telles circonstances imprévues se chargeraient de le modifier.

* * *

Janvier est généralement, dans les régions que nous traversions, un beau mois. Une mois froid et sec. Nous jouissions de quelques heures de jour ensoleillé, avec les petits jeux habituels de soleil sur la neige. La réfraction nous apportait tous ses phénomènes de parhélie. Et je ne connais aucun homme digne de ce nom qui y puisse demeurer vraiment insensible. Les facettes d'une neige poudreuse, gelée, à arêtes vives, décomposaient la lumière en ses six couleurs mères et les paysages mariaient des juxtapositions de rouge et de vert, de jaune et de violet, de bleu et d'orangé. Joignez à cela la beauté surnaturelle des grands pins de Douglas, ployés sous de lourdes masses d'argent, ourlées de velours bleu sombre. Il ne fallait rien de moins que le secours de la nature pour nous aider à nager perpétuellement contre le courant de nos pensées. Une forte tempête nous aurait singulièrement découragés, Dal et moi, au moins en ce qui concernait le sort de Shaw.

Jeunesse ! Quel magnifique leçon d'optimisme que le sourire de Bernard Lancret et Blanchette Brunoy dans "Quartier Latin". Ce film gentil et d'une grande originalité de traitement a pour cadre le vrai quartier latin de Paris et nous montre les carabins à leurs jeux comme à leurs travaux. Ajoutez une pointe de sentiment et vous avez un film très plaisant.

La sirène se fait entendre! On dépose les outils! On poinçonne à l'horloge enregistreuse! Et par les portes défilent des groupes de robustes ouvriers, satisfaits d'avoir fait une bonne journée de travail. Pour ces hommes, élevés dans le respect des traditions de notre vieille province, la bière a toujours été le breuvage préféré . . . conforme aux habitudes de tempérance. Pâle ou foncée, douce ou amère . . . quel autre breuvage peut se comparer avec elle?

Sacha Guitry va-t-il réussir à maîtriser la bouillante Elvire Popesco dans "Ils étaient neuf célibataires"? On peut le croire à en juger par l'autorité dont Sacha fait preuve et par l'attitude énamourée de la belle artiste.

Nous agitâmes un problème. Jacqueline pouvait-elle être accusée de complicité par les tribunaux américains dans l'évasion de Shaw — puisqu'il n'était pas un condamné mais un simple pensionnaire de maison d'aliénés? Autrement dit, la loi de l'Etat de New York pouvait-elle relever un délit contre Jacqueline? Nous ne le pensions pas, sans en être trop assurés. La question nous semblait cependant singulièrement importante. Il était plus facile de faire évader un seul prisonnier que deux, et, par conséquent, il nous semblait que je devrais peut-être m'appliquer à tirer uniquement Shaw des mains de ses détectives en leur laissant Jacqueline. Ce qui aurait d'ailleurs pour effet probable de nous faire gagner quelques heures ou quelques minutes, — mais il arrive que les minutes prennent une valeur sérieuse — puisque le détective devrait s'assurer de la garde de Jacqueline avant de pouvoir partir à la poursuite de Shaw. C'était pour Jacqueline un ennui momentané. Il nous semblait qu'elle serait libre dès la frontière américaine franchie. Et c'était peut-être une fameuse carte à jouer dans la partie que j'allais entreprendre.

Je vous parle de cette combinaison-là, parce que nous en échafaudâmes, Dal et moi, une vingtaine du même ordre. Nous commencions par nous emballer sur l'idée, que nous trouvions géniale. Après quoi les difficultés se mettaient à apparaître les unes après les autres, sans que nous puissions leur trouver de solution raisonnable.

Comme le disait Dal, il lui manquait d'avoir conduit des prisonniers en chemin de fer pour savoir les mauvais tours qu'on aurait pu lui jouer.

* * *

Nous ne devions plus être qu'à une ou deux étapes de l'endroit où Dal avait abandonné son traîneau à côté du cadavre de ses chiens quand l'imprévu fondit sur nous comme la foudre. Je dis l'imprévu pour Dal et pour moi, et peut-être aussi pour Robert. Mais nous aurions dû nous méfier depuis longtemps.

Une heure avant le terme que nous nous étions fixé, Jacqueline s'abattit brusquement. Nous l'entendîmes murmurer:

—Je n'en puis plus!

Elle était par terre, dans la neige, petite tache sombre et palpitante. Je fus le plus prompt de tous et je la soulevai entre mes bras. Son amaigrissement ne m'avait pas encore frappé. Je veux dire que nous étions tous quatre tellement amaigris, que l'état de Jacqueline nous avait paru normal. Mais quand je me redressai avec mon fardeau, je fus effrayé de son peu de poids. Ce n'était plus une femme. C'était un enfant. Ou, peut-être encore, un être déjà immatériel.

Et elle sanglotait doucement.

Je la tins serrée contre moi, tout le temps que mirent Robert et Dal à dresser la tente et à allumer un feu. C'était ma chose, et, depuis le jour que nous nous étions dit notre amour, je ne l'avais jamais eue tant contre moi... Mais alors!...

Nous l'enveloppâmes de ses couvertures et Dal lui jeta la sienne. Il n'en avait pas besoin, nous dit-il. Il ne se sentait pas fatigué, et se faisait fort de parvenir en une dizaine d'heures jusqu'auprès de son traîneau, où il avait probablement encore quelques provisions, entre autres du thé, du sucre, du whisky et des médicaments. Et il partit bravement, nous promettant d'être de retour avant vingt-quatre heures... Vingt-quatre heures de marche!

Nous essayâmes, Robert et moi, de faire un peu de bouillon à notre malade, mais elle n'en put absorber que deux ou trois gorgées. Elle avait les mains brûlantes, ainsi que le front. Nous la laissâmes reposer, et nous assîmes auprès du feu. Une seule fois, je levai les yeux sur Shaw. Il pleurait. Pour moi, il me semblait que ma douleur était trop profonde pour des larmes.

* * *

Dal fut de retour à midi: son traîneau était moins loin qu'il le croyait et il avait dû marcher à une allure prodigieuse. Mais la question record ne nous intéressait pas. Il y avait, dans les provisions que rapportait le caporal, quelques boîtes de lait concentré, du thé, du sucre, du whisky, un peu de quinine. Nous entreprîmes aussitôt la médication. Nous, c'est-à-dire Robert et moi. Car Dal ne valait guère mieux que le soldat de Marathon. Il n'eût pas fallu que la distance fût beaucoup plus grande pour qu'il s'effondrât, frappé à mort.

Nous luttâmes contre la maladie pendant deux jours, et, tout d'abord, avec quelques apparences de succès. La malade était docile et absorbait avec complaisance le lait au whisky, la quinine et le thé. Je réussis même à lui faire boire toute une tasse de bouillon, ce qui me donna quelque espoir.

Dal, reposé par quarante-huit heures de sommeil, prit à son tour la garde de la malade. J'étais épuisé, et je me rappelle que je m'endormis pesamment. J'étais plongé dans un abîme de sommeil, d'où la poigne de Dal me tira brusquement. Vivement secoué, je me frottai les yeux.

—Venez, chuchota Dal à mon oreille, elle vous demande. Et ne faites pas de bruit. Elle a demandé qu'on laisse encore dormir Shaw.

Dal avait rapporté de son traîneau une lanterne à pétrole et la tente de Jacqueline était à peu près éclairée. Sa figure pâle et maigre ne vivait plus que par l'extraordinaire intensité du regard. Les larges yeux de la malade pénétrèrent en moi et je vis tout de suite qu'elle allait mourir. Elle fit un effort pour avancer vers moi une main décharnée que je saisis. La fièvre était tombée, non parce que Jacqueline allait mieux, mais parce que la maladie elle-même s'enfuyait devant la mort.

Jacqueline parla dans un souffle.

—Je vais mourir, Louis, et Dal le sait maintenant. Je lui ai demandé de vous appeler pour vous dire adieu... Non, inutile de protester, je sais où j'en suis... Louis, je vous ai aimé et je m'en vais le coeur plein de vous... Je ne regrette rien pour moi... ni pour vous... Vous savez que j'aurais été obligée de vous faire souffrir... Alors, c'est mieux comme cela... Dites-moi adieu, Louis...

Je posai mes lèvres sur son front.

Elle me dit encore:

—Je voudrais tant que ce soit vous qui me fermiez les yeux. Cela se fait comme cela...

Elle esquissa le geste de tenir une tête entre les deux mains et de rabattre les paupières du pouce...

La vérité sort de la bouche des enfants et c'est pourquoi Noël-Noël prête une telle attention aux propos d'une fillette dans "La Famille Duraton", nouveau film du si typique comédien. On l'applaudira aussi dans "Le Plancher des vaches".

—...et il faudra m'ensevelir ici, et m'y laisser... Et maintenant, Louis, il faut que vous ayez le courage d'aller vous-même chercher Robert... Il faut, vous m'entendez, que Robert croie que ma dernière pensée est pour lui... Je vais donc mourir entre ses bras... Mais ce sera à vous que je penserai... C'est un gros mensonge... Mais je pense que Dieu tient compte des intentions. Adieu, Louis.

Ces adieux, volontairement écourtés, me frappèrent d'un tel choc que je ne pus, tout d'abord, réaliser la profondeur de ma douleur. Mécaniquement, j'allai, à mon tour, secouer Robert. Je n'eus pas un mot à lui dire. Mon regard suffit à l'avertir. Et quand il fut sur ses jambes, il chancela. Mais il se reprit aussitôt, refusant l'appui que je lui offrais, et il alla recevoir dans ses bras ce dernier soupir de la mourante, qui était ma chose, ma chose à moi... J'eus un instant de révolte, mais le choc était trop fort pour moi, et je demeurai inerte, sans pensée et sans voix, entendant seulement la voix de Dal qui répétait:

—Mon Dieu! mon Dieu! être trois hommes et ne pouvoir rien faire...

* * *

Shaw nous appela bientôt et nous sûmes que tout était fini. Je fermai donc les yeux de la morte, conformément à ses désirs, et nous nous mîmes tous les trois à l'oeuvre pour lui creuser une fosse profonde. La tâche n'était pas facile, nous ne disposions pour cela que de nos haches. Il est vrai qu'elles entaillaient mieux la terre gelée que ne l'auraient fait des pelles et des pioches. Le déblaiement du trou n'était pas une petite affaire. Mais c'était un bon travail pour nous. Cet effort physique ne nous laissait pas le temps de penser à notre malheur.

Chacun de nous chercha dans ses souvenirs quelques bribes de prières, que nous récitâmes à voix haute. "Afin, dit Dal, qu'elle ne s'en allât point comme une bête."

Et il ajouta:

—Le Seigneur nous pardonne, à nous, comme il lui a pardonné.

—Il n'avait rien à lui pardonner, fis-je doucement observer.

Et quand la terre l'eut recouverte, nous songeâmes qu'il convenait aussi de lui ériger un monument funéraire.

A nous trois, nous parvîmes à faire rouler jusqu'à la tête de la fosse un bloc de pierre et nous commençâmes à le polir grossièrement sur une face. Au moment de mettre l'inscription, nous nous consultâmes.

—A quoi bon un nom terrestre? dit Shaw.

Alors Dal suggéra qu'on pouvait peut-être sculpter un emblème et nous tombâmes d'accord que le lys était celui qui conviendrait le mieux à la mémoire de Jacqueline. Et, de mon couteau, je sculptai, un peu maladroitement, un lys brisé.

—"Telle qu'elle était en son vivant", dit Robert.

Cette citation nous parut bonne et ce fut encore ma tâche de la graver lentement lettre par lettre.

Et quand nous eûmes fini, nous nous enfuîmes de ce lieu, comme s'il nous était désormais interdit.

* * *

A quoi bon vous parler de ce morne retour vers Fort Chamberlain. Nous étions trois épaves humaines, et un Indien que nous rencontrâmes eut pitié de nous et nous proposa de nous accompagner. Mais sa présence au milieu de nous nous eût paru sacrilège et nous continuâmes à nous traîner sur l'immensité blanche, pareils à trois spectres. Et, des trois, Shaw était le plus effrayant.

A Fort Chamberlain, Dal nous dit d'une voix sourde:

—Je vais déshonorer l'uniforme... Quand j'ai vu que cette petite allait mourir et que je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher, je n'ai pas voulu qu'elle s'en allât sans une dernière joie... Alors, j'ai cherché ce qui pourrait lui faire plaisir... Et je lui ai promis, Shaw, que je vous mettrais en liberté. Ce que je dirai à ce vieux Blackwell ne regarde que moi, mais je pense que c'est tout aussi bien de commencer à découdre mes galons de caporal... Ce sera toujours autant d'ouvrage de fait... Cela fera de la peine aux vieux là-bas, et le corps de la police sera déshonoré, mais qu'est-ce que cela me fait?... Je ne pouvais pas la laisser s'en aller comme cela.

Alors Shaw se leva, et nous remarquâmes qu'il était devenu tout blanc. Il dit:

—Vous ne découdrez rien du tout, Dal, et votre honneur est sauf... Vous me conduirez aux baraquements et vous me remettrez entre les mains de votre chef, ou, si vous ne le faites pas, je vous jure que j'irai m'y livrer de moi-même... Cela m'est absolument égal, désormais, de terminer mes jours dans une maison de fous, ou ailleurs. Ma vie est finie, maintenant.

Et nous demeurâmes là, trois hommes silencieux, la gorge serrée, et qui n'osaient pas se regarder les uns les autres.

FIN

◆

Sylvia Bataille refuse de jouer une scène de mort. Son contrat lui permet de refuser tout scénario où elle doit jouer une scène de ce genre. La mort, voici bien des années déjà d'un petit cousin, impressionna tellement Sylvia, et lui laissa un souvenir si douloureux qu'elle a une peur presque pathologique de parler de la mort, et que, sous aucun prétexte, elle ne jouerait une scène de mort.

Joséphine Baker sur le point de se ruiner en achat de papier à lettres

Joséphine n'en peut plus...

Cela pourrait être le titre d'une chanson, mais ce n'est que l'expression de la réalité.

Depuis qu'un soldat blessé demanda qu'on prévint Joséphine Baker, tous les soldats blessés qui ont rêvé à l'ange brun, demandent: *"Prévenez Joséphine Baker"*.

Elle a plus de filleuls que de cheveux et s'est ruinée déjà trois fois depuis la guerre en achat de papier à lettres.

Car d'une belle et longue écriture, elle répond à tous et même à toutes.

Mais oui, à toutes: aux mères, aux épouses, aux petites amies qui lui demandent de veiller sur leur gars.

Joséphine est considéré comme l'ange Gabriel de cette guerre, comme l'avocat des coeurs, le médecin des âmes et la consolation des petits éperdus.

C'est, comme le lui écrivait spirituellement un canonnier, la *papoularité*.

—Mais je lui ai répondu, à celui-là. Pour qui me prend-il?... Je ne suis pas papou, ni papouse. Je suis française.

—Vrai?

—Par mon mariage, d'abord, puis par mes origines.

—Mais on vous dit américaine, fille d'une cuisinière devenue de couleur, car sa spécialité consistait uniquement à fabriquer des mousses au chocolat. Une autre fois, on vous faisait fille d'une grande cantatrice. Une autre fois...

—Eh bien, ne puis-je donc pas avoir plusieurs mères? Mais il est une chose certaine, c'est que je n'ai qu'un père, car mes mamans étaient d'honnêtes filles...

—Ne vous fâchez pas...

—Je ne me fâche jamais. Se fâcher est un défaut des blancs purs. A la vérité, je suis fille de la Fantaisie.

Or, la Fantaisie est essentiellement française. Voilà pourquoi je ne suis pas muette mais quatre fois française.

—Quatre fois, Jo?

—Une première fois, je l'ai dit, par mon mariage. Ça, c'est pour la légalité. Une seconde fois comme fille de ladite Fantaisie. Ça, c'est pour mon art. Une troisième fois parce qu'ayant eu un poète pour parrain on ne peut être que Française. Une quatrième fois, de coeur, ce qui pourrait suffire, puis d'adoption, puis... Mais, ça suffit...

—Largement.

—Etant Française, je cours les camps et j'y chante. Et malgré ma couleur, les poilus ne voient pas la vie en noir. Mais j'ai une grande idée.

—Laquelle, Joséphine?

—Lors de la guerre d'Abyssinie, j'ai été indignée parce que les noirs d'Amérique ont manifesté contre Mussolini. Je suis allée là-bas. Je leur ai expliqué que les Italiens, en Ethiopie se battaient pour abolir l'esclavage. Alors ils sont tous devenus fascistes.

—Bel ouvrage...

—A leur manière. C'est-à-dire qu'au lieu de faire des gâteaux sur lesquels le Négus était représenté en sucre de toutes les couleurs, ils confectionnèrent leurs *dolcies* avec la tête du Duce. A présent, je voudrais retourner là-bas et lever une armée pour la France, une armée noire. J'ai beaucoup d'autorité sur tous et je réussirais. Je vais demander une mission. Il y a déjà eu des Missionnaires noirs, n'est-ce pas, le Père Auguste, Rara-Oulam. Je serai la première Missionnaire noire. Et comme l'Armée du Salut, je lèverai les recrues en chantant!...

* * *

Ces fantaisies sur Joséphine Baker ne doivent pas nous faire oublier que la fameuse vedette du music-hall parisien va nous revenir dans un film, *"Soir d'Alerte"*, le premier film français directement inspiré des choses de la guerre... sans pourtant qu'il s'agisse d'un film de guerre. Nous avons bien hâte de revoir le bel oiseau des îles au sombre "plumage".

◆

L'essentiel est de bien débuter

Un jour où il avait vu un "petit rôle" dans un film, Paul Reboux écrivit: "Retenez ce nom, il sera célèbre demain". Or, il s'agissait de Fernandel, tout simplement.

Il y a un commencement à tout grand talent... Il faut donc s'en souvenir lorsqu'on nous dit que *"Tourbillon de Paris"*, le film de Ray Ventura va nous en révéler.

Les noms de Coco Aslan, Jimmy Gaillard, Claire Jordan, Milla Pitoeff. Ils sont jeunes, ils sont doués. Les deux premiers font déjà partie du célèbre orchestre de Ray Ventura, et Coco Aslan a déjà un nom à la Radio. Les jeunes filles ont l'avenir devant elles pour qu'on en parle...

Faisons-leur confiance et attendons *"Tourbillon de Paris"* comme les millions d'auditeurs du sympathique Ray Ventura.

◆

L'acteur propose et le sort dispose

Fernand Gravey, un jour, avoua:

"J'ai tant voyagé qu'à présent c'est un drame pour moi de me déplacer..."

Et c'était au temps où Fernand Gravey n'était pas encore allé en Amérique! Heureusement, les Américains n'ont pas tenu compte de cet aveu et pas hésité à faire jouer ce... drame au charmant interprète de tant de... comédies françaises.

Martha Eggerth et son mari Jan Kiepura vont remporter un beau succès lyrique dans "Le charme de la Bohème" intelligente adaptation de l'opéra de Puccini à l'écran français. A droite Marie Glory est la partenaire de Tito Schipa dans "Terre de Feu", film intensément dramatique où le chant ne manque pas d'avoir une ample part.

ANALYSE ET CRITIQUE DES FILMS

Il était Neuf Célibataires

Comédie gaie

Réalisation: *Sacha Guitry.*
Auteur: *Sacha Guitry.*
Dialogues: *Sacha Guitry.*
Musique: *Adolphe Borchard.*
Interprétation: *Sacha Guitry, Max Dearly, André Lefaur, Saturnin Fabre, Victor Boucher, Sinoël, Marguerite Moreno, Geneviève Guitry, Betty Stockfeld, Marguerite Deval, Princesse Chyio, Marguerite Pierry, Jacques Erwin, Aimos, Pauline Carton* et *Elvire Popesco.*
Production: *Gibé.*

CARACTERE DU FILM. — **Une spirituelle production, très gaie, sans lourdeur, naturellement, et sans éclats incongrus. La malice parisienne et la profonde connaissance humaine se mêlent, ici, au chatoiement des meilleures interprétations. M. Sacha Guitry a improvisé des scènes inégalables, enlevées par une quinzaine d'excellents comédiens de race.**

SCENARIO. — *Un charmant aventurier, Jean Lécuyer, imagine de fonder pour quelques indigents, qui doivent être, conditions essentielles: français, célibataires et sexagénaires, un hospice afin de les marier, sans risques, à de riches étrangères, jeunes, vieilles, laides ou belles, peu importe. Leurs mariages collectifs, leurs visites à chacune des épouses blanches, forment les intrigues croisées et spirituelles, parfois mélancoliques de ce scénario qui se termine par la victoire de Lécuyer auprès de la ravissante Russe qu'il avait voulu conquérir.*

TECHNIQUE. — Film enlevé avec un brio indéniable. Très beaux décors. Du mouvement, un rythme plaisant et un déploiement de dialogues drôles, incisifs, parfois cinglants, toujours de bonne qualité. Des éléments très cinéma (la scène de Sinoël dansant sur la piste avec la Chinoise). Bon enregistrement sonore.

INTERPRETATION.—Sacha Guitry, noblesse oblige, tire les ficelles de ses pantins humains. Victor Boucher (vieux pauvre, touchant et digne), André Lefaur, tout à fait sympathique en mari d'une jeune amoureuse, Max Dearly, bouffon admirable, Saturnin Fabre qui fait les fous avec tant de cocasserie, et les belles Betty Stockfeld, Geneviève Guitry et Elvire Popesco, celle-ci capiteuse, lumineuse, caracolante, sont les têtes de file. Remarquables silhouettes de Marguerite Deval, Marguerite Pierry, Marguerite Moreno, toutes trois pleines de talent, de la gentille Chyio, de la talentueuse Pauline Carton. Aimos, dans un personnage étrange, Libeau, en vieux bonhomme dupé, l'élégant Jacques Erwin, enfin, l'étourdissant Sinoël qui a l'air d'un lutin échappé d'un conte de fées.

Frères Corses

Drame

Auteur: *Gilles Dartevelle.*
Dialogues: *Alexandre Arnoux.*
Interprétation: *Lucienne Lemarchand, Aquistapace, Jacques Erwin, Pierre Brasseur, Paul Azaïs, Lucien Galas, Jacqueline Daix, Bruno Clair.*
Edition: *C. F. D. F.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — **Film d'atmosphère et de moeurs corses, situé en majeure partie en extérieurs, "Frères Corses" mélange agréablement le motif romanesque du sujet aux coutumes locales. On baigne véritablement dans le pays corse, on subit le charme de ces régions sauvages et décoratives. Des caractères fermes, originaux sont exposés dans cette bande qui est l'œuvre d'un nouveau réalisateur doué pour le film de plein-air.**

SCENARIO.—*Le propriétaire d'une petite scierie: Bruno, cinquantenaire bien marqué, a deux fils: Angelo et Antonio. Bruno épouse une servante de café à Calvi, Gina, dont il est très amoureux. La présence de cette femme dans la maison créé une gêne profonde, et les fils de Bruno se sentent émus par ses avances, Antonio surtout, qui préfère gagner Calvi pour devenir pêcheur plutôt que de succomber. Un cousin de Gina vient au village pour la relancer, mais Gina pour le faire partir lui donne 2,000 francs. Angelo apprend celà, se bat avec Dédé qui est tué par son propre couteau. Gina quitte Bruno qui oubliera ses malheurs par le travail. Antonio revient auprès de son père attendre la libération d'Angelo qui ne tardera pas.*

TECHNIQUE. — Les scènes sont souvent belles et bien conduites. Et surtout, admirons les très belles images (60% du film) tournées en Corse, dans les villes, villages, maquis de l'Ile de Beauté. Des danses, chants, aspects de la vie corse doivent sé duire. Bonne photographie, notamment en extérieurs.

INTERPRETATION. — Les frères corses: Brasseur et Erwin; le père, Aquistapace; le contrebandier, Lucien Galas, ont belle allure et jeu sobre. Les filles corses, jouées par des parisiennes, sont gracieuses: Jacqueline Daix et Zolla Jollson. Lucienne Lemarchand donne de l'étrangeté séduisante à la Gina mystérieuse. Azaïs est avec faconde le marseillais voyou.

La Fin du Jour

Drame

Réalisation: *Julien Duvivier.*
Auteurs: *Charles Spaak et J. Duvivier.*
Musique: *Maurice Jaubert.*
Interprétation: *Victor Francen, Michel Simon, Louis Jouvet, Madeleine Ozeray, Gabrielle Dorziat, Arquillière, Joffre, François Périer, Mme Marquet, Gaston Jacquet, Pierre Magnier.*
Production: *Régina.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — **"La Fin du Jour" est un très beau film, une oeuvre d'art, quelque chose de tout à fait à part dans la dramaturgie de l'écran.**

L'action se passe dans une maison d'anciens acteurs. Le milieu de ces cabotins perpétuels est bien peint. Les petites rancoeurs, les semblants et les tiraillements de l'amour-propre, de l'envie ou de la rancune s'évanouissent dès que Duvivier fait agir ces êtres dans la flamme de leur passion pour le théâtre. On sent dans cette suite de scènes déchirantes, brûler un feu contenu qui coulera comme un torrent impétueux.

SCENARIO. — *A l'abbaye de Saint-Jean de vieux comédiens achèrent leur vie. Certains sont paisibles, d'autres agités tel Marny qui ne connut jamais le succès et dont pourtant le talent était grand. Un homme a gâché sa vie en lui enlevant sa femme, le brillant Saint-Clair. Saint-Clair vient se réfugier à la fondation. Mais pas longtemps, car il reçoit une bague léguée par une ancienne conquête. La vente du diamant lui permet la Côte d'Azur. Il part. Ayant tout perdu au jeu, i revient. Au cours d'une représentation donné par les vedettes de la scène parisienne, Cabrissade, cabotin sans talent, meurt de n'avoir pu articuler un seul mot du rôle de Flambeau qu'il avait toujours rêvé de jouer. Et Saint-Clair est pris d'une attaque de folie. Marny prononcera sur la tombe de Cabrissade un éloge suprême.*

TECHNIQUE.—La technique de Duvivier est d'une fermeté qui exclut toute facilité. Le dialogue de Spaak est direct, et très "vrai". L'enregistrement, de la jolie musique de Jaubert et des paroles parfois chuchotées, est d'une grande finesse. Jacques Krauss a fait une décoration scrupuleuse et ample.

INTERPRETATION.—Disons tout de suite l'admirable composition de Michel Simon dans le rôle d'un laid cabot, vantard, chimérique qui meurt désolé de comprendre sa vieillesse. Il a une puissance et une émotion qui bouleversent le spectateur. Francen, dans le rôle du grand acteur méconnu, est remarquable de distinction et de tact. Louis Jouvet joue brillamment le rôle du cynique Saint-Clair. Madeleine Ozeray est pure et touchante en Jeannette, la petite servante, prête à mourir par amour. Tout la troupe est magnifique d'amour et de foi.

Le Club des Fadas

Comédie gaie

Auteur: *Emile Couzinet.*
Musique: *Paul Chabot.*
Interprétation: *Charpin, Alida Rouffe, Robert Vattier, Devère, Odette Roger, Pierre Dac, Bruno Clair.*
Production: *Emile Couzinet.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — **Mieux vaut huit jours sans manger que huit heures sans mentir... Tels sont les mots d'ordre des membres du "Club des Fadas". Evidemment, "Le Club des Fadas" est une production optimiste. Elle est gaie, agréable, vivante, située en plein coeur de Marseille, et offre d'opulents tableaux à côté de la vie nerveuse de son marché, de ses faubourgs et de son peuple ardent et séduisant. "Le Club des Fadas", animé par une excellente troupe marseillaise, s'annonce comme un bon divertissement populaire.**

SCENARIO.—*M. Félix Lamadou, grand commerçant marseillais a un secret: sa vie de famille au petit village de Rove, entre sa vieille mère, son frère, le curé, et les trois petits enfants d'une voisine qu'il fait élever. Le quatrième enfant de cette voisine: Marcelin, il l'emploie chez lui au désespoir de Piédoizeau son comptable. Marcelin est amoureux de Nine, la fleuriste, fille d'une brave marchande de poissons Pascaline. Pascaline refuse le mariage de ces deux jeunes gens trouvant Marcelin trop jeune. Et Nine n'a pas de père... Heureusement, qu'après des péripéties, le brave Lamadou adoptera Nine en faisant croire à tout le monde qu'il est son vrai père.*

TECHNIQUE. — Des tableaux vivants et expressifs de la vie marseillaise plairont. De vastes et riches scènes apportent l'élément "spectacle" à cette comédie sentimentale et gaie: la fête de nuit sur le vieux port, le feu d'artifice et surtout la très belle fête de la Reine des Fadas. Musique plaisante. On appréciera les courtes et humoristiques scènes entre loufoques, avec Pierre Dac.

INTERPRETATION. — Charpin est un sensible et brave Lamadou, rayonnant de bonhomie et de gentillesse, Alia Rouffe est "nature", Toinon, vieille, est une émouvante mère, et Paul Dullac un cocasse Cagarol. Robert Vattier assume avec esprit, les rôles d'homme du nord, et la distribution est bonne avec, en tête, l'amusant Devère, galéjeur de Bruxelles.

★ PARADIS PERDU ★

Le film réalisé par Abel GANCE, d'après un scénario original de Joseph THAN et dont Stève PASSEUR a écrit les dialogues. "PARADIS PERDU" est interprété par des artistes de grande classe. En voici les principaux.

Fernand GRAVEY et Micheline PRESLE
tels qu'ils paraîtront au début du film "PARADIS PERDU" quand ils se rencontrent, à un bal du 14 juillet, juste avant la guerre.

Fernand GRAVEY et Micheline PRESLE
à la fin du film "PARADIS PERDU", sont devenus père et fille. Les voici sous leurs aspects de 1939.

Monique ROLLAND
La charmante comédienne y trouve un rôle très subtil qu'elle joue avec infiniment de goût.

Jean MARCONI, ALERME et Jeanne MARKEN
Un trio sympathique auquel on a confié les moments comiques de cette imposante réalisation.

Jany HOLT
Le beau visage expressif de cette artiste sera remarqué dans plusieurs scènes émouvantes.

PIZANI et Elvire POPESCO
Deux excellents artistes dont l'autorité et les talents sont bien employés.

Gérard LANDRY
Ce comédien devient de plus en plus en vedette et sera fort apprécié.

Ann BYRON et Robert LE VIGAN
Un autre couple dont la fantaisie illumine plusieurs scènes du film.

Marie Dea - Maurice Chevalier

couple idéal du film "Pièges" qui leur a porté bonheur à tous deux

Dans le film *Pièges*, dont Maurice Chevalier est le protagoniste, nous allons connaître une jeune étoile, Marie Déa, dans un rôle nouveau et où ma foi, elle se montre remarquable.

Marie Déa, qui est une jeune personne fort jolie, a commencé par faire du théâtre. C'est une élève de Baty, qui l'a poussée au Conservatoire, et c'est à sa sortie qu'elle joua quelques rôles: *Madame Bovary, Faust, Madame Capet*, etc... Elle passa au théâtre Pigalle, et c'est là qu'un soir, un groupe de cinéastes qui cherchaient une jeune première, l'engagèrent pour débuter à l'écran dans *Nord-Atlantique*. Et c'est après ces différents essais qu'elle fut engagée dans *Pièges*, où elle incarne une indicatrice de police.

C'est là, pour elle, un rôle tout d'intelligence, d'audace et de mesure, et elle s'y révèle véritablement remarquable. Marie Déa est, au physique, une grande fille mince, fine, avec des cheveux de jais et des yeux sombres; elle vient d'avoir tout juste vingt ans. Originaire du pays basque elle a pris le pseudonyme de Marie Déa, parce qu'elle porte un nom plus difficile à prononcer et qui a toutes les sonorités de son pays.

Marie Déa aime beaucoup son métier; c'est une campagnarde plus qu'une citadine, quoiqu'elle ait fait toutes ses études dans un collège parisien. Mais, pendant ses études, elle ne rêvait que de théâtre et elle a eu bien raison, puisque le théâtre lui a réussi. Au collège, où elle travaillait, on donnait parfois des fêtes et c'est là qu'elle a commencé son métier de comédienne.

Une de ses grandes joies, c'est qu'elle a travaillé aux côtés de Maurice Chevalier et lui aussi, fut heureux de jouer dans *Pièges*.

Le grand fantaisiste en avait assez de jouer au gamin toute sa vie. Il avait besoin d'autre chose, "parce que, dit-il, ce n'est pas dans mon caractère d'être toujours un fantaisiste prêt à chanter des chansons". Si vous voulez bien vous en souvenir, Maurice Chevalier semblait avoir dit adieu au cinéma. S'il n'avait pas prononcé ce mot, il en avait dit d'autres qui étaient plutôt amers: bref, il n'avait pas conservé un bon souvenir de son passage à l'écran. Nous trouvons que c'est injuste, mais les hommes sont comme ça et Maurice Chevalier l'avoue.

—J'ai en effet, a-t-il coutume de dire, marqué, sinon du désappointement, du moins une sorte de désaffection du cinéma; chacun a sa petite crise sentimentale. Pourtant, je pensais que le jour où j'aurais la chance de pouvoir me servir d'une carte supplémentaire fournie par un élément dramatique, je gagnerais la partie. Depuis longtemps, je voulais aussi jouer la comédie au cinéma. Je l'ai fait un peu dans *"L'homme du jour"*, dans *"Avec le sourire"*; je l'ai fait plus complètement encore dans *Pièges*.

Et Chevalier a eu raison. Il paraît, dans *Pièges*, sous le déguisement de son propre chauffeur, à la recherche d'une jeune fille dont il s'est épris. Cette jeune fille, c'est Marie Déa, qui reçoit, comme on l'a dit, à la fin d'une de ses tirades pathétiques de son partenaire, le "plus mauricien" des sourires.

A tous les deux, *Pièges* a porté bonheur.

◀▶

Le jeune comédien Darène se révèlera dans "Brazza" (pour le principal rôle duquel il avait été choisi à cause de sa ressemblance physique avec le héros) comme le "comingman" de 1940.

Un quart d'heure de culture physique

Avec Micheline Presle

Une leçon fort originale

Bavardant l'autre jour avec Micheline Presle, toujours désireux de pénétrer dans l'intimité des artistes, je lui demandai:

— Faites - vous de la culture physique le matin?...

Je dus lui paraître complètement stupide: elle me regarda, moitié étonnée, moitié amusée. Elle me répondit, cependant :

— Mais bien sûr, cher ami ! Il faut garder sa ligne, voyons ! Et c'est presque une obligation pour une vedette, surtout pour moi qui mange comme dix et engraisse comme vingt !

Je lui posai encore une question, pour connaître quelle était sa méthode.

— La mienne, dit-elle simplement.

Ce laconisme, digne d'un communiqué officiel, réclamait quelques précisions. Je la priai donc de m'expliquer. Mais là, Micheline (Miquette pour ses intimes) objecta :

— Vous savez, rien ne vaut de voir les choses pour les comprendre...

— Très juste.

Je partageais entièrement l'avis de Micheline. D'ailleurs, j'avais pris rendez-vous avec elle pour le lendemain matin, afin d'être présent à sa séance de culture physique. Et ce qui m'a été permis de voir pendant une heure me prouva suffisamment que Micheline Presle avait, en effet, une conception assez personnelle de la culture physique... Car pour elle cela ne comprend pas seulement des exercices de gymnastique, cela comprend aussi tous les soins d'hygiène et de beauté au réveil. Je l'ai vue s'appliquer sur son gentil visage des onguents de toutes sortes, voire des escalopes et des jaunes d'oeufs, avec la même maestria qu'un maquilleur professionnel... J'allais le lui reprocher: c'était de l'imposture... Devinant mes pensées, Micheline précisa, d'une voix ingénue :

— Bâiller, s'étirer, se retirer des bigoudis confectionnés dans du papier journal..., se peigner, s'oindre, se laver, s'habiller, se maquiller, n'est-ce pas de la culture physique ?

En effet. L'astuce est ingénieuse. Ah! petit amour de Micheline!

Quant à la "vraie" culture physique, Micheline Presle la pratique d'une façon à la fois étonnante et burlesque, dans une tenue de plage — frêle soutien-gorge et léger short — qui lui va à ravir.

— J'ai choisi quelque chose de décolleté, on est mieux à son aise, explique-t-elle. Il serait maladroit de la contredire. Elle nous donne ainsi nettement l'impression que les beaux jours sont revenus et, si l'on contemple ses yeux, que le ciel est d'un bleu magnifique...

Les barres parallèles, ce sont deux chaises; les haltères, des fers à repasser; la barre fixe, la tringle des rideaux de la salle à manger; et la corde à noeuds, des draps noués entre eux, accrochés au plafonnier du salon.

— Ne faites pas attention, s'excuse Micheline Presle, je suis un peu folle!

Quelle joyeuse fantaisie se dégage de sa personne! La voilà qui fait maintenant ses mouvements, les uns classiques, les autres inédits : les pieds au mur, le pont, la roue, de l'équilibre sur une corde à linge, nageant sous un fauteuil et sur un tapis, tournant comme une toupie sur un abat-jour, excentricités remarquables à tout point de vue.

— C'est excellent pour la santé, m'avoue Micheline Presle.

Peut-être...

B. F.

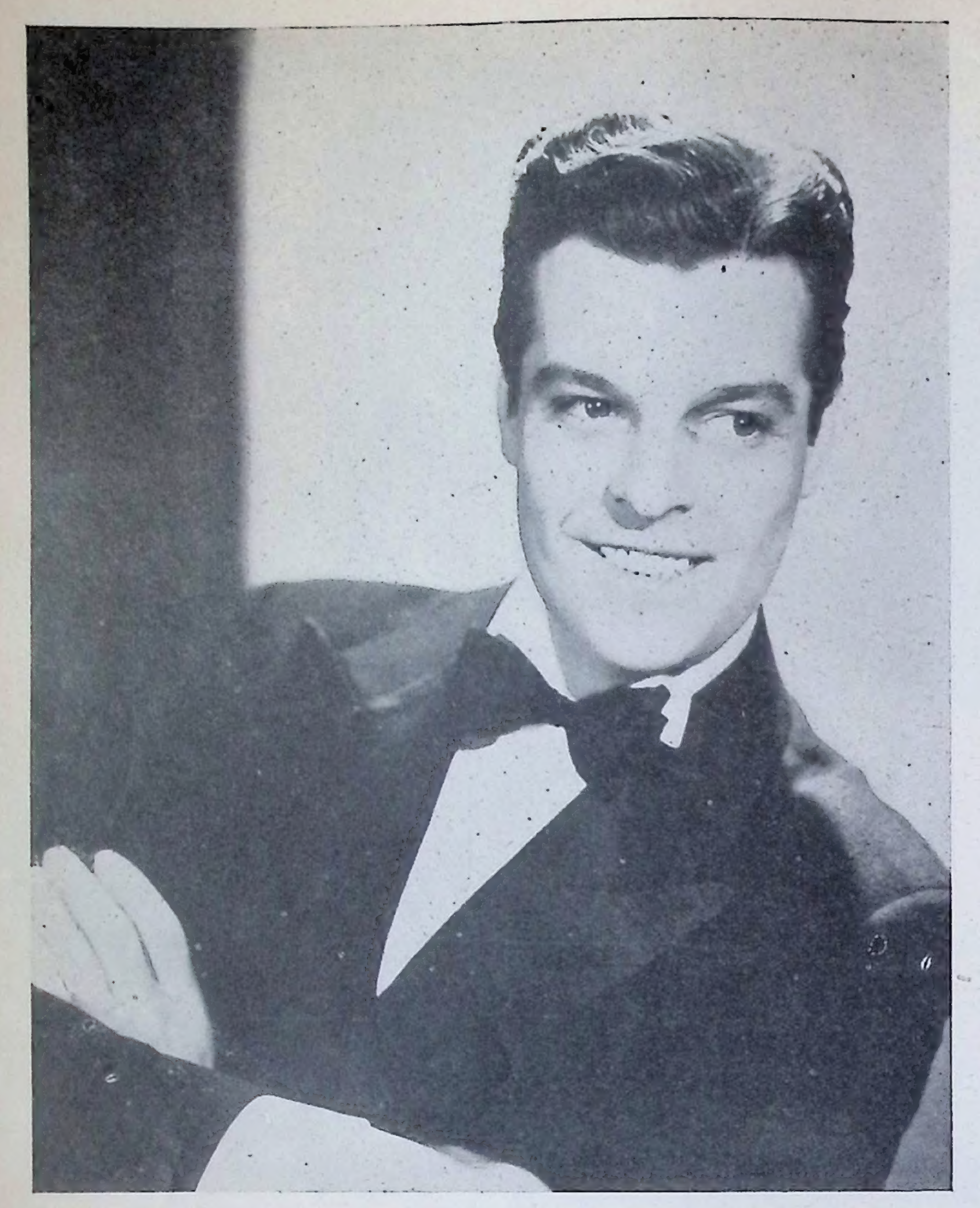
Aux nombreux soldats qui lui écrivent pour demander sa photo dédicacée, Edwige Feuillère a la charmante pensée d'adresser un petit bloc qui contient une cinquantaine de photographies miniatures.

Il s'agit d'un fragment du film dont les images ont été imprimées séparément. Un coup de pouce au petit bloc et la belle Edwige tourne la tête, parle, sourit...

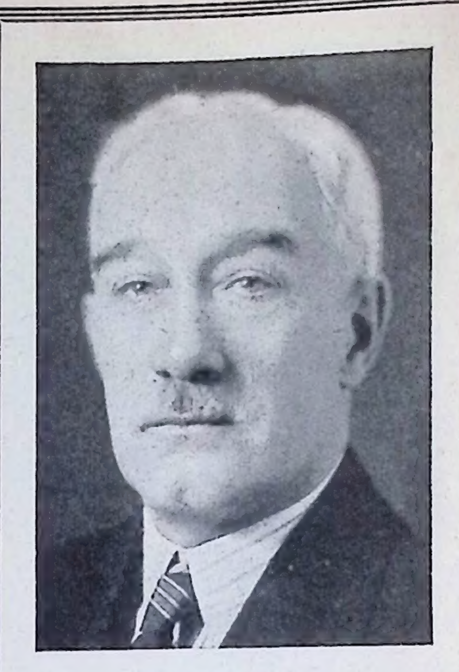
Souvenir vivant et particulièrement agréable.

A propos de... chapeaux

Voici le dernier cri pour l'été



Récemment démobilisé pour terminer ses films, le jeune premier sportif Raymond Segard se fera applaudir prochainement dans "Derrière la Façade" et aussi dans "Le Bleu Danube".



M. E.-C. RYAN

acheteur et gérant du transport, garages et ateliers des Brasseries Dow et Frontenac, depuis 50 ans au service de ces institutions, a été récemment l'objet d'une fête intime. Chef aimé, sportsman émérite M. Ryan s'est créé une légion d'amis qui lui ont rendu un très bel hommage d'admiration.

L'EGAREMENT

(Suite de la page 20)

devoir, et de chasser mes dernières veilléités de refaire ma vie en deçà de la morale.

Le soir même, je bouclai mes malles et le lendemain, nous regagnions Montréal. J'agissais comme une automate que rien ne touchait plus: mon coeur semblait vidé et mon esprit sans ressort. Se peut-il, mon Dieu, que parvenu au paroxisme de la douleur, on en vienne à ne plus percevoir les coups répétés du sort; la continuité du mal nous étend sans souffle; on souffre trop pour établir le degré de la souffrance ainsi que la morsure du froid raidit les membres au point de ne plus les sentir.

La petite main de Claire dans ma main qui se fermait et se rouvrait nerveusement, je pénétrai dans le foyer désert qu'il avait abandonné et que moi j'avais fui. Ma première attention fut pour le courrier; en l'éparpillant, une commotion m'ébranla soudain: je venais de reconnaître parmi toutes les enveloppes, l'une d'elles recouverte de l'écriture d'André. Ah! pensai-je aussitôt, il en vient à me demander je suppose la séparation définitive. J'ouvris vite. A quoi bon languir? autant recevoir tout de suite le dernier coup. Un feuillet blanc s'échappa et alors je lus dans un brouillard qui s'illumina soudain: "Pardon, Lucille, j'ai été fou, je reviendrai si tu le veux." Etait-il passé par la maison durant mon absence et avait-il alors deviné le martyre qui m'avait fait fuir?

Par une contradiction incroyable, cette fois, ce fut l'image du Docteur Guy Dancourt qui s'interposa devant moi et vint mettre l'ombre d'une hésitation au geste qu'il fallait faire. Je rougis violemment, secouai le front comme pour en chasser du même coup la vision troublante, puis je traçai de mon stylo qui tremblait au bout de mes doigts, les mots décisifs qui ramèneraient dans la voie droite deux malheureux égarés, ces deux mots seul mais pathétiques dans leur pardon: "Viens. je t'attends".

FIN

◂▸

—Léon Mathot a terminé *Rappel immédiat*, d'après un scénario de André Antoine. Les trois principaux rôles masculins seront tenus par Erich von Stroheim, Roger Duchesne et eBrnard Lancret.

Arletty trouve le sommeil en chantant

Devant la glace de ma table de toilette, je me fais des grimaces, et, tout en me déshabillant, je chante, des airs d'opéra en particulier, car personne ne peut m'entendre... Puis, je m'en vais au lit. Tournée et retournée, lorsque j'ai trouvé ma "place", je chante encore, et, cette fois, un air d'opérette, le duo de *Miss Helyett*, d'Audran:

"Vous êtes bien ainsi,
"Restez comme ceci..."

◂▸

Des spécialistes s'emploient à étudier les possibilités d'exacte reconstitution de la flotte du comte de Grasse. D'autres s'attachent à rechercher la juste atmosphère des réceptions de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Ajoutons qu'au cours d'une de ces dernières on entendra la cantatrice polonaise Stazi-Nora, qui interprétera le rôle d'une divette étrangère reçue à la Cour de France.

Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom ....

Adresse ....

Ville .... *Comté* ....

L'abonenment au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année, Deux ans $1.00.

Adressez ce coupon à
COURRIER DU CINEMA,
637 ouest Craig — Montréal

Programmes des Cinémas de Province

Théâtre "VICTORIA"—Victoriaville

4 et 6 MAI	—LOUISE
9 "	—LES GANGSTERS DU CHATEAU D'IF
11 et 13 "	—JE CHANTE
16 "	—SOUS LA TERREUR
18 et 20 "	—MADEMOISELLE DOCTEUR
23 "	—UN FICHU METIER
25 et 27 "	—SOMMES-NOUS DEFENDUS
30 "	—LA CITE DES LUMIERES

Théâtre "CARTIER"—Rimouski

8- 9 MAI	—SOMMES-NOUS DEFENDUS
12-13-14 "	—TERRE DE FEU
15-16 "	—LA BELLE EQUIPE
17-18 "	—VIVE LA NATION
22-23 "	—COURRIER DU SUD
24-25 "	—EUSEBE DEPUTE
26-27-28 "	—PAUVRE PETITE FILLE
31 MAI-1er JUIN	—LES GANGSTERS DU CHATEAU D'IF

Théâtre "LIDO"—Rouyn

2- 3- 4 MAI	—LA VIERGE FOLLE
5- 6- 7 "	—LES GANGSTERS DE L'EXPOSITION
9-10-11 "	—LUMIERES DE PARIS
12-13-14 "	—LES DISPARUS DE ST-AGIL
16-17-18 "	—RAPHAEL LE TATOUE
19-20-21 "	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR
23-24-25 "	—L'AFFAIRE LAFARGE
26-27-28 "	—LES NOUVEAUX RICHES
30-31 MAI-1er JUIN	—UN GOSSE EN OR

"Salle Paroissiale"—Sayabec

2 MAI	—PRISONS DE FEMMES
4 "	—ERNEST LE REBELLE
9 "	—MENSONGE DE NINA PETROVNA
11 "	—A VENISE UNE NUIT
16 "	—LA ROUTE ENCHANTEE
18 "	—NUITS BLANCHES DE ST-PETERSBOURG
23 "	—AU SOLEIL DE MARSEILLE
25 "	—PAIX SUR LE RHIN
30 "	—LA SOEUR BLANCHE

Théâtre "VICTORIA"—Amqui

1er MAI	—PRISONS DE FEMMES
3 "	—ERNEST LE REBELLE
8 "	—MENSONGE DE NINA PETROVNA
10 "	—A VENISE UNE NUIT
17 "	—NUITS BLANCHES DE ST-PETERSBOURG
22 "	—AU SOLEIL DE MARSEILLE
24 "	—PAIX SUR LE RHIN
29 "	—LA SOEUR BLANCHE

Théâtre "ROXY"—Shawinigan Falls

5- 6- 7- 8 MAI	—VOUS SEULE QUE J'AIME
12-13-14-15 "	—CAPITAINE BENOIT
19-20-21-22 "	—LA MAISON DU MALTAIS
26-27-28-29 "	—LE MOULIN DANS LE SOLEIL

Théâtre "AUDITORIUM"—Shawinigan

3- 4 MAI	—POUR LA MOISSON
	—LE CANADA EN GUERRE
10-11 "	—B A B Y
17-18 "	—MON PERE ET MON PAPA
24-25 "	—PETITE PESTE
31 MAI-1er JUIN	—MON ONCLE ET MON CURE

Théâtre "EDEN"—Sorel

5- 6 MAI	—VOLEUR DE FEMMES
	—SOMMES-NOUS DEFENDUS
12-13 "	—GIBRALTAR
	—L'ECOLE DES JOURNALISTES
19-20 "	—BELLE ETOILE
	—LA BETE AUX SEPT MANTEAUX
26-27 "	—LE PARADIS DE SATAN
	—LA CHANSON DE L'ADIEU

"BEY'S CINEMA"—Thetford Mines

1er-2 MAI	—RETOUR A L'AUBE
5 "	—TROIS... SIX... NEUF
8- 9 "	—LE HEROS DE LA MARNE
12 "	—ULTIMATUM
	—LA CITE DES LUMIERES
19 "	—UN DE LA CANEBIERE
22-23 "	—GRAND-PERE
29-30 "	—ACCORD FINAL
	—BACH MILLIONNAIRE

Théâtre "ROYAL"—Louiseville

2- 3- 4 MAI	—L'ETRANGE NUIT DE NOEL
5- 6 "	—ENTENTE CORDIALE
9-10-11 "	—BALTHAZAR
12-13 "	—ACCORD FINAL
16-17-18 "	—ÇA C'EST DU SPORT
19-20 "	—LA RUE SANS JOIE
23-24-25 "	—MOLLENARD
26-27 "	—LA VIERGE FOLLE
30-31 Mai-1er JUIN	—UN FICHU METIER

"Salle Paroissiale"—Grande-Rivière

2 et 4 MAI	—LA TETE D'UN HOMME
9 et 11 "	—TROIS... SIX... NEUF
16 et 18 "	—LA MYSTERIEUSE LADY
23et 25 "	—L'HOMME DU JOUR

Théâtre "LAURIER"—Mont-Laurier

1er-2 MAI	—ALOHA LE CHANT DES ILES
4- 5 "	—PRINCESSE TARAKANOVA
8- 9 "	—AU SOLEIL DE MARSEILLE
11-12 "	—LA DAME DE MALACCA
18-19 "	—MA SOEUR DE LAIT
22-23 "	—P A S T E U R
25-26 "	—QUATRE HEURES DU MATIN

Théâtre "CHATEAU"—Port-Alfred

1er-2 MAI	—LE PARADIS DES VOLEURS
6- 7 "	—MARTHE RICHARD
8- 9 "	—LES ROIS DE LA FLOTTE
13-14 "	—O R A G E
15-16 "	—UN FICHU METIER
20-21 "	—LA FEMME DU BOULANGER
22-23 "	—LA CITE DES LUMIERES
27-28 "	—LA RUE SANS JOIE
29-30 "	—PETITE PESTE

"Cinéma et Académie de Musique"—Lévis

1er au 7 MAI	—TRICOCHE ET CACOLET
8 au 14 "	—LE PATRIOTE

Théâtre "NATIONAL"—Matane

2- 3- 4 MAI	—LE COLLIER DU GRAND DUC
	—LE CANADA EN GUERRE
5- 6- 7- 8 "	—MOLLENARD
9-10-11 "	—METROPOLITAIN
12-13-14-15 "	—LE ROMAN D'UN TRICHEUR
16-17-18 "	—LA CHANSON DE L'ADIEU
19-20-21-22 "	—ACCORD FINAL
23-24-25 "	—LE MIRAGE DE L'AMOUR
26-27-28-29 "	—O R A G E

Théâtre "ALMA"—Riverbend

4- 5- 6 MAI	—JEUNES FILLES EN DETRESSE
11-12-13 "	—LE CHATEAU DES QUATRE OBESES
18-19-20 "	—TROIS VALSES
25-26-27 "	—RAPHAEL LE TATOUE

Théâtre "CAPITOL"—Saint-Jean

5- 6 MAI	—YAMILE SOUS LES CEDRES
	—LE DOMPTEUR
12-13 "	—REMONTONS LES CHAMPS ELYSEES
	—TRICOCHE ET CACOLET
19-20 "	—THERESE MARTIN
	—PAUVRE PETITE FILLE
26-27 "	—GRAND-PERE
	—B A B Y

Théâtre "MALARTIC"—Malartic

14 MAI	—FEUX DE JOIE
28 "	—SERGE PANINE

Théâtre "CARTIER"—Granby

5 au 8 MAI	—QUAI DES BRUMES
	—B A B Y
12 au 15 "	—TROIS VALSES
	—FORT DOLORES
19 au 22 "	—FEUX DE JOIE
	—ADIEU VIENNE

Théâtre "CANADIEN"—Mont-Joli

2- 3- 4 MAI	—L'ANGE QUE J'AI VENDU
6- 7- 8 "	—JE CHANTE
9-10-11 "	—UN FICHU METIER
13-14-15 "	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
16-17-18 "	—TRICOCHE ET CACOLET
20-21-22 "	—TARASS BOULBA
23-24-25 "	—LE CHATEAU DES QUATRE OBESES
27-28-29 "	—THERESE MARTIN

Théâtre "CAPITOL"—Chicoutimi

3- 4 MAI	—PETITE PESTE
6- 7 "	—LE ROMAN D'UN TRICHEUR
10-11 "	—MON CURE CHEZ LES RICHES
13-14 "	—VOLEUR DE FEMMES
17-18 "	—POUR LA MOISSON
	—LE CANADA EN GUERRE
20-21 "	—LA VIERGE FOLLE
24-25 "	—TERRE DE FEU
27-28 "	—LES CINQ SOUS DE LAVAREDE
31 MAI-1er JUIN	—MARINELLA

Théâtre "PRINCESSE"—Rivière-du-Loup

1er-2- 3 MAI	—UN FICHU METIER
4- 6- 7 "	—SERGE PANINE
8- 9-10 "	—LA VIERGE FOLLE
15-16-17 "	—UN GOSSE EN OR
22-23-24 "	—PRINCE BOUBOULE

Théâtre "LAURIER"—Hull

5- 6- 7 MAI	—TROIS VALSES
	—LE GAGNANT
12-13-14 "	—JEUNES FILLES EN DETRESSE
	—LE MIRAGE DE L'AMOUR
19-20-21 "	—TERRE DE FEU
	—EUSEBE DEPUTE
26-27-28 "	—TROIS DE ST-CYR
	—MARTHA

JE RECONNAIS TON BON GOÛT À L'USAGE DE CETTE BIÈRE, PAUL-
JE NE BOIS QUE DE LA DOW-SA SAVEUR RAFRAÎCHISSANTE EST TOUJOURS EXCELLENTE
Dow
LA BIÈRE DE BON GOÛT
150e Anniversaire ⋆ Wm. Dow & Co. ⋆ 1790-1940
D452 F